

p. f. Adelphe

BULLETIN

DE L'AMICALE DES ANCIENS

DE LA BRIGADE INDEPENDANTE ALSACE-LORRAINE

236 + 237 : 3 + 4, 1995



< < *C'est au nom du ciel qu'on refait la terre* > >

Pierre Bockel

**BULLETIN DE L'AMICALE DES ANCIENS
DE LA BRIGADE ALSACE-LORRAINE
N° 236 + 237 - III et IV, 1995**

SOMMAIRE

DEVOIR DE MEMOIRE

- | | | |
|---|---|----------------|
| 1 | Patriotes Réfractaires à l'Annexion de Fait | (P. STEPHAN) |
| 4 | Nous n'oublions pas Altkirch | (V. BAILLAUD) |
| 6 | Deux hommes de destin : MALRAUX et FABIEN | (A. OUZOULIAS) |
| 7 | Adelphe PELTRE | (R. BERGDOLL) |

VIE DE L'AMICALE

- | | | |
|----|--|----------------------|
| 9 | Congrès national : Périgueux, 27/28 juin 1996 | (J.P. SERET MANGOLD) |
| 11 | Assemblée générale 1995 : vue de la section M. | (A. PEIFFER) |
| 15 | Commémoration de Marsaneix : 16.07.1995 | (R. BERGDOLL) |
| 20 | Commémoration d'Atur : 15.08.1995 | (R. BERGDOLL) |
| 25 | A.G. de la section S.O. à Vergt : 08.10.1995 | (R. BERGDOLL) |
| 28 | Section M. dans les Vosges : 19.09.1995 | (A. PEIFFER) |
| 30 | A.G. de la section M. à Grigy : 21.10.1995 | (A. PEIFFER) |
| 32 | Rencontre BR + HR à Ebersmunster : 19.10.1995 | (J.L. HOEPPFNER) |
| 34 | Visite BR + HR à Dambach : 19.10.1995 | (E. FISCHER) |

CARNET VERMEIL

- 36 Noces de saphir de Charles et Marie PLEIS : 20.09.1995

CARNET NOIR

- | | | | |
|----|--|------------|-----------------------|
| 37 | Carnet noir | 08.07.1995 | Marcel BERNARDIN |
| 38 | | 11.07.1995 | Georges BRANDENBURGER |
| 39 | | 13.07.1995 | Henri MAURICE |
| 39 | | 08.11.1995 | Léonie HIRTH |
| 40 | | Été 1995 | Paul MEYNARD |
| 40 | | 07.12.1995 | Jean SEGER |
| 42 | | 12.10.1995 | Noélie DUBOST |
| 43 | | 13.08.1995 | Pierre BOCKEL |
| 47 | Pierre BOCKEL : évocations pour ses 80 ans | | (B. METZ) |
| 52 | Fac simulé de Témoignage Chrétien, octobre-décembre 1943 | | |
| 53 | Fac simulé d'un message de Pierre BOCKEL du 13.08.1944 | | |
| 54 | Adieu l'Ami | | (Ch. PLEIS) |
| 56 | Sermon de réouverture de la Cathédrale : 17.12.1944 | | (P. BOCKEL) |
| 59 | Homélie en la Cathédrale de Strasbourg : 23.11.1995 | | (P. WEISS) |
| 64 | Pierre BOCKEL toujours présent | | (M. HEITZEL) |

POUR 1996

- | | | |
|----|---|---------------|
| 65 | Message d'espoir | (E. FISCHER) |
| 66 | Bonnes raisons de venir en Périgord fin juin 1996 | (R. BERGDOLL) |

12/1995 - JPB

COMITE CENTRAL

Pdt d'Honneur	METZ Bernard	9 rue Jean Knauth	67000 STRASBOURG	88 35 41 48
Pdt National	HOUVER Gustave	10 rue du Friscaty	57100 THIONVILLE	82 54 24 06
	La Chesnaie - Bât. C7	Chemin des Aspres	06130 GRASSE	93 70 51 43
Pdt honoraire	DIENER-ANCEL Antoine	7 rue du Champ du Feu	67200 STRASBOURG	88 30 23 94
V Pdt d'Honneur	PLEIS Charles	50 rue de la Mittelharth	68000 COLMAR	89 80 63 54
V.Pdt National	MARING Camille	19 Grand`rue	57050 Lorry les Metz	87 31 18 65
V.Pdt National	BAURES Jean	35 rue G. Mandel	33000 BORDEAUX	56 24 37 63
Secr. Gal. hon.	SCHMITT Georges	12 rue Pablo Neruda	67540 OSTWALD	88 29 79 66
Mbre d'Honn.	BORD André	27 route de Wolfisheim	67810 HOLTZHEIM	
Mbre d'Honn.	SION Marcel	7 rue Georges Aimé	57000 METZ	
Mbre honor.	LIBOLD Julien	18 rue de Richwiller	68260 KINGERSHEIM	89 52 61 55
Aumônier	FRANTZ Fernand	16 bld de Strasbourg	31000 TOULOUSE	61 63 09 55
Aumônier	WEISS Paul	4 Grand`rue	68470 FELLERING	89 82 61 56
Secrétaire Gal	BURGER Jean-Pierre	20a rue de Turckheim	68000 COLMAR	89 80 25 20
Trésorier Gal	STEPHAN François	15bis rue Claudot	54000 NANCY	83 32 24 76
Pdt Section SO	HUTTARD Ernest	17 rue Ferdinand Buisson	87000 LIMOGES	55 33 59 79
Pdt Section BR	FISCHER Edmond	23 boulevard de la Marne	67000 STRASBOURG	88 60 47 88
Pdt Section HR	ERNST Paul	8 rue des Jardins	68800 THANN	89 37 92 58
Pdt Section P	ESCHBACH Jean	27 rue de l'Abreuvoir	92100 BOULOGNE (16.1)	47 12 91 18
Pdt Section S	TESSIER Georges	7 avenue de Novel	74000 ANNECY	50 57 07 92
Pdt Section M	MARING Camille			
Membre SO	SERET-MANGOLD J.Paul	13 rue des Farges	24000 PERIGUEUX	53 07 61 04
Membre SO	COLINET Emile	Les Chenevières	24190 Neuvic S/ L'Isle	53 81 53 02
Membre BR	GERHARDS Godefroy	55 avenue des Vosges	67000 STRASBOURG	88 52 11 42
Membre BR	DORNER Marc	4 Cour du Moulin Zorn	67000 STRASBOURG	88 35 21 38
Membre HR	CLAUS Jean	8 rue de la Forêt	68530 BUHL	89 76 27 85
Membre HR	MARTIN René	65 rue de Didenheim	68200 MULHOUSE	89 42 65 40
Membre S	DEPERRAZ Maurice	1bis rue Adrien Ligue	74100 ANNEMASSE	50 38 39 94
Membre M	GOSSOT Lucien	17 rue Roederer	57070 METZ	87 66 96 86

**LE PRESIDENT DES P.R.A.F. ECRIT AU MINISTRE
DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE GUERRE**

Molsheim, le 15 février 1995

Monsieur Philippe MESTRE - Ministre des Anciens Combattants &
Victimes de Guerre
37 rue de Bellechasse
75007 PARIS

Monsieur le Ministre,

En ma qualité de Président de la Fédération des P.R.A.F. et d'ancien Combattant Volontaire de la 1ère Armée Française, j'ai eu le privilège de participer aux cérémonies organisées à l'occasion du cinquantenaire de la libération de Colmar, le 2 février, ainsi qu'à la Nécropole de Sigolsheim, où j'ai eu l'honneur de vous présenter mes respects.

Je me trouvais parmi les Anciens « Rhin et Danube » qui ont participé au défilé à Colmar.

A l'issue de la réception organisée à la Préfecture, une magnifique plaquette, éditée par votre Ministère avec le concours de la Délégation à la Mémoire et l'Information Historique, fut remise aux personnalités présentes. Cette plaquette relate à l'appui de photographies, les principaux combats et événements ayant conduit à la réduction, puis à la reddition de la « poche de Colmar ».

Après une lecture attentive, j'ai constaté que le seul article de fond de cette plaquette a pour titre : « Annexion germanique - Colmar 1940-1944 ». En fait, il se rapporte à l'annexion de l'Alsace et de la Moselle par l'envahisseur.

Ainsi, j'ai eu la stupéfaction de découvrir que le texte est entièrement consacré à la glorification du rôle joué par les Alsaciens et Lorrains restés

sur place dans la période de 1940-1944, en particulier ceux qui ont subi l'incorporation obligatoire dans les formations militaires et paramilitaires allemandes ou autres, y compris les « Hitlerjungend » (jeunesse hitlérienne).

Par une habile réécriture de l'histoire, que ne renieraient pas des révisionnistes, l'existence même des 370.000 réfugiés et expulsés d'Alsace-Moselle est totalement effacée.

Faut-il encore rappeler que ces opposants à l'annexion de fait ont quitté leur terre natale dès avant l'invasion hitlérienne, soit pour prévenir des exactions (entre autres les engagés volontaires de 1914-18), soit après l'évacuation obligée des villes et villages frontaliers. Ils ont refusé le retour dans le Reich orchestré (dans le sens littéral du terme) par les organisations nazies, dès juin et juillet 1940. Ils étaient 100.000 en tout.

D'autres, que j'ai toujours qualifiés de « premiers résistants » ont, en raison de leur opposition ouverte et active au régime nazi et aux autonomistes à la solde des nazis (les autonomistes avaient été chargés de préparer le terrain durant les années 1930-39), été expulsés et leurs biens confisqués. Ils étaient 225.000 Mosellans et 45.000 Alsaciens, soit 270.000 au total. Certains ont même été internés au camp de Schirmeck avant d'être expulsés du territoire annexé. Ils ont été les premières victimes françaises des exactions nazies.

Le sort de ces 370.000 hommes, femmes et enfants, que d'aucuns jugent très enviable, a été utilisé dans la plaquette dont il s'agit pour magnifier la bravoure des jeunes Alsaciens et Mosellans restés en territoire annexé.

C'est ainsi que l'on découvre avec étonnement que :

- l'enrôlement dans les jeunesses hitlériennes était devenu obligatoire !
- les réfractaires à l'incorporation de force rejoignaient en nombre les maquis du sud-est, etc. pour former ensuite la Brigade Alsace-Lorraine.

En réalité, ce ne sont pas ces réfractaires, au demeurant peu nombreux, mais bien les jeunes P.R.A.F. qui, dans une proportion importante ont constitué l'ossature des maquis concernés, de la Brigade Alsace Lorraine ou d'autres unités combattantes de la France Libre (2e DB, 1ère Armée...)

Il n'est pas dans mon intention de minimiser la tragédie subie par les vrais « malgré nous », mais il est de mon devoir de dénoncer avec force un amalgame de nature à semer la confusion entre les véritables acteurs de la libération du territoire français.

Depuis des décennies, nous clamons que les P.R.A.F. sont les oubliés de la guerre de 1939-45 : le texte émanant de votre ministère nous en apporte une preuve flagrante.

J'ajouterai que la situation spécifique des P.R.A.F. n'est toujours pas prise en considération ; il en résulte un rejet systématique du dossier, à l'appui d'arguments erronés soulignés dans mon courrier du 8.6.1994). Tout porte à croire que le cas des P.R.A.F. n'est pas saisi comme il convient, sinon il faudrait admettre une volonté de mise à l'écart délibérée à l'égard de ceux qui ont été les premiers à résister à l'annexion de fait d'une partie du territoire national.

Le respect dû aux 370.000 P.R.A.F. obligés de quitter leur foyer durant cinq longues années, et la vérité historique, ne me permettent pas de taire l'indignation que j'ai éprouvée à la lecture d'une plaquette officielle où les faits sont rapportés de façon partielle.

A toute fin utile, je vous remets ci-joint le tableau synoptique rappelant la complexité de la situation des Alsaciens et Mosellans durant les années 1939-45.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'expression de ma haute considération.

Pierre STEPHAN

Président de la Fédération des Patriotes Réfractaires à l'Annexion de Fait

NOUS N'OUBLIONS PAS

L'article annonçant le décès de Pierre BOCKEL dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace* du lundi 14 août 1995 était illustré par deux photographies : l'une, récente, reproduite sur la page de couverture de ce numéro du bulletin ; l'autre, datant de 1944, archivée par les DNA et ayant comme légende : « *Avec les anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, le 25 novembre 1945, lors d'une célébration au cimetière de Froideconche (Haute-Saône).* »

Or, la végétation et le relief de ce cimetière ne sont pas ceux de Froideconche, mais très vraisemblablement ceux du cimetière militaire d'Altkirch, implanté depuis 1914-18 au flanc de la colline en face de la ville et où furent inhumés les tués des combats de Seppois, Ballersdorf et Dannemarie.

Ils y reposaient encore tous lorsqu'en novembre 1945 eurent lieu les premières commémorations à Altkirch et Froideconche, par un détachement de la 3ème demi-brigade de chasseurs dans laquelle s'étaient réengagés ceux des anciens de la Brigade Alsace-Lorraine qui, après sa dissolution, avaient décidé de poursuivre la campagne avec la 1ère Armée Française.

En 1948, douze des treize corps inhumés à Altkirch furent, à la demande de leur famille, transférés dans d'autres sépultures. Seule subsiste à ce jour la tombe d'Augustin MORGENTHALER, tombe photographiée en novembre 1995 par un de ses neveux qui l'a fait parvenir au bulletin en écho à la parution de celle illustrant l'article des *Dernières Nouvelles d'Alsace* du 14 août 1995. Cette photographie était accompagnée de deux textes, choisis par lui, l'un d'André MALRAUX, l'autre d'André CHAMSON qui méritent d'être relus :

Lorsque commença la dernière offensive allemande, la 2ème D.B. était repartie vers le nord et le général Schwartz dans Strasbourg ne disposait plus que de quelques hommes. L'abandon de la ville avait été envisagé par le commandement américain ; le Général de Gaulle, lui, ne l'envisageait pas : que le repli allié eût lieu ou non, il ne pouvait être question que la France y restât, jusqu'au dernier jour, par ses vivants ou par ses morts.

Enfants d'Alsace qui êtes à l'écoute pendant que dehors souffle le vent d'hiver qui soufflait alors, et à qui un oncle ou un père a dit qu'il était avec nous. souvenez-vous que par une nuit semblable qui fut la nuit du témoignage, l'oncle ou le père attendait les blindés allemands armés d'une mitrailleuse allemande prise aux chars qui brûlèrent Oradour, en regardant dans l'ombre un copain de Dordogne ou de Paris qui ne l'avait pas abandonné, simplement et gravement, comme l'Alsace regarde la France.

André MALRAUX

Avec les F.F.I. en 1944, j'ai rejoint - comme nous avons été quelques officiers à lui en donner la parole - le Général de Lattre lorsqu'il a débarqué sur les côtes de la Provence. Avec André Malraux, nous lui avons amené cette brigade, qui s'est appelée la Brigade Alsace-Lorraine, et nous avons pris contact avec ces « Free French », avec ces hommes qui avaient combattu pendant quatre années et qui venaient d'au-delà des mers. Et nous avons eu tout de suite une espèce d'émerveillement technique, je pourrais dire, devant la valeur et la qualité de ces combattants, devant leur perfection.

Et quelque temps après, quelques mois après, lorsque nous sommes entrés en Allemagne, un jour, notre Brigade a libéré un camp de prisonniers. Et très vite on a amené de gros camions, on a entassé les prisonniers, et sur la route, les prisonniers ont défilé le long de la Brigade en armes, avec ses hommes casqués, harbus, hisurtes. Dans tous les camions, on entendait les hommes qui criaient « Merci les gars, merci les gars... » Et sur tout le front de la Brigade, pendant des centaines de mètres, tous nos hommes pleuraient.

André CHAMSON

(ces deux textes proviennent d'une émission radiophonique de France-Culture).



DEUX HOMMES DE DESTIN

MALRAUX et FABRIEN



Le colonel Malraux
commandant la brigade
Alsace-Lorraine.

° Photothèque M.A.C.V.O.



Le colonel Fabien
commandant le 151^{er} RI

° Photothèque de la
documentation française

Pendant l'automne 1944, pour un million d'hommes appartenant aux forces alliées, qui luttent contre les troupes nazies et marchent en direction de l'Allemagne, figure une petite unité composée de mille hommes. Cette unité présente une triple particularité :

- Elle se nomme Brigade "Alsace - Lorraine". C'est le rappel de deux provinces françaises chères au cœur de tous les patriotes, car elles constituent depuis 1870 un dramatique enjeu entre la France et l'Allemagne :
- Elle se compose exclusivement de 1000 Alsaciens, issus de la Résistance :
- Celui qui dirige la brigade a un nom qui ne laisse personne indifférent : André Malraux.

Ecrivain reconnu, démocrate convaincu, l'auteur de "La condition humaine" avait décidé, le temps de la guerre, de mettre son énergie au service de la France Libre, en délaissant, le temps de la tourmente, la plume au profit de l'épée.

Membre du bureau Central de Renseignement et d'Action, les services de renseignement de la France Libre, Malraux devient le chef de l'héroïque brigade, participant ainsi au renouveau de la France retrouvée.

Une fois de plus, Malraux aura vécu à la tête de cette unité originale composée uniquement d'Alsaciens de tous âges et de toutes conditions, une véritable épopée

"C'était ça la résistance : des gens qui ne sont pas mercenaires, ni des aventuriers congénitaux. Ils viennent de la vie normale et ils y retournent"

héros de la libération de Paris - meurt en Alsace

Le général de Lattre de Tassigny avait récupéré Fabien dans la 1^{re} armée, tant ce dernier avait fait preuve de sa compétence et de son efficacité au combat.

Les vieux combattants venus d'Afrique furent étonnés du mordant et de la combativité du tout nouveau 151^e régiment d'infanterie. Ils le furent encore plus de la capacité à commander et à agir de ses jeunes chefs, et de la fraternité qui liait les soldats et leurs officiers. Effectivement, les soldats de Fabien seront ceux qui traverseront les premiers le Rhin pour établir une tête de pont française en Allemagne.

Le 27 décembre 1944, à Habsheim, le colonel Fabien est tué, en même temps que d'autres officiers. Le poste de commandement a sauté. Jamais les conditions de la mort de Fabien ne seront totalement éclaircies. Tant de haines imbéciles et tenaces poursuivaient ce jeune homme à l'engagement politique entier.

Ce dont il faut se rappeler, c'est sa vie exaltante, celle de ses camarades de la résistance depuis les "Bataillons de jeunesse" jusqu'au 151^{er} régiment d'infanterie. Fabien est mort sur la terre d'Alsace pour l'honneur de la France.

Extrait inspiré de "Les bataillons de la jeunesse" - Albert Ouzoulias - Editions Sociales.

Publié en février 1995
dans la plaquette commémorant
la libération de Colmar 1945

**2 OCTOBRE 1944-1994
IN MEMORIAM
ADELPHE PELTRE**

Ce soir du 2 octobre, je pense très intensément au Lieutenant Adelphe PELTRE, le premier officier mort au champ d'honneur depuis la constitution de notre Brigade Indépendante et, de ce fait, oublié par ceux qui n'ont pu l'approcher que fortuitement. Je me permets de ressusciter son image, en quelques lignes bien imparfaites.

Adelphe PELTRE, né le 31 mai 1915 à Albestroff, petit chef-lieu de canton mosellan, fut reçu, après une brillante scolarité dans son village puis dans l'enseignement primaire supérieur, sans coup férir, à l'Ecole normale de Montigny-lès-Metz, qui préparait les élèves-maîtres du département à une tâche représentant, avant-guerre, pour nombre d'entre nous, le summum dévolu aux gens peu fortunés que nous étions. Major de promotion, ce me semble, il se donna entièrement, dès sa sortie en 1934 et nanti des diplômes requis, à son métier d'instituteur.

Quoique de la même corporation, mais plus jeune que lui, je fis seulement sa connaissance en mars 1936, quand ce grand gaillard, très distant peut-être, mais convaincant, vint, en accord avec l'aumônier de notre école (confessionnelle), déployer un zèle de prosélyte dans nos rangs, afin de cueillir des adeptes pour une délégation à envoyer, durant les vacances scolaires, aux journées universitaires catholiques de Poitiers. Nous fûmes quelques fils de cheminots, donc disposant de permis gratuits, à former « l'ost » et à suivre ce grand frère, toujours intimidant mais néanmoins rassurant.

Je lui suis reconnaissant d'avoir assis fortement dans ma mémoire, non les colloques auxquels nous devions participer, mais une judicieuse exploration du riche patrimoine poitevin : Poitiers et sa kyrielle d'églises (je cite entre autres N.D. la Grande, St-Hilaire, St-Porchaire, Ste Radegonde) ainsi que la grande salle de son Palais de Justice, le Baptistère St-Jean et la Pierre Levée, Saint-Savin et les renommées peintures murales de l'église abbatiale, Chauvigny et le remarquable choeur de son église, Ligugé et la splendide bibliothèque de l'abbaye bénédictine.

Par la suite, nos chemins bien divergents ne se croisèrent plus ; il fallut août 44 et la Résistance pour qu'ils se côtoient. Adelphe PELTRE avait fait une première apparition dans les maquis, en février 1944, au Grand Claud, à St-Germain-du-Salembre, avec Gustave HOUVER, ANCEL, Popaul DIENER, « Gaston » et Popaul SERET comme accompagnateurs. En tant qu'adjoint d'ANCEL avec qui il était lié d'amitié depuis l'Ecole normale, il s'intégra définitivement dans la vie des camps - d'après ce que j'ai pu recueillir - en avril 44. Peut-être au moulin du Rosier ?

Depuis, solide bras droit d'ANCEL, son cadet de quelques mois, il sut conduire avec lui le groupe dans les migrations intempestives commandées par la prudence et le besoin de sécurité, veiller également à tous les problèmes d'intendance concourant à son bonne survie. Des jalons cités pêle-mêle, sur cet itinéraire impromptu : Les Planches, le Camp des Sardines à Fauchérias, la Scierie sur les arrières du Château de la Feuillade, Durestal, La Borie de Cendrieux... Le Périgord libéré, il fut d'une aide précieuse pour ANCEL, lors de la constitution du Bataillon « Strasbourg » et de sa montée dans l'Est de la France.

Il y avait du MALRAUX dans Adelphe PELTRE, sa stature, le béret vissé similairement, l'intelligence, la lucidité d'esprit. Tous ceux qui l'ont connu vous diront qu'il souriait rarement, mais qu'il savait « où mettre les pieds », qu'il disséquait froidement et posément les solutions diverses avant de choisir la meilleure possible.

Le 2 octobre 44, il était monté en première ligne, à Bois-le-Prince, pour distribuer des casques aux combattants de « BARK » qui, dès la veille, avaient remplacé leurs camarades de « VERDUN ». Il venait juste de tancer quelques-uns de mes hommes qui, intrigués par un mouvement insolite sur nos arrières, avaient sorti leur « museau » plus que nécessaire, des trous que nous occupions.

Un peu plus loin, cible bien visible, il tomba sous le feu de l'ennemi.

Nous venions de perdre un être qui possédait pleinement l'étoffe d'un chef sachant inspirer et le respect et la confiance.

Raymond BERGDOLL

**PROGRAMME DU CONGRES NATIONAL
DES ANCIENS DE LA BRIGADE ALSACE LORRAINE**

PERIGUEUX 27 ET 28 JUIN 1996

Le 26 juin : accueil des congressistes à l'Hôtel de « L'Ecluse en Périgord »
Route de Limoges, 24420 ANTONNE (tél. : 53.06.00.04)
Remise des documents et badges

Le 27 juin

- 9h00 : Départ de l'hôtel en direction de Marsaneix.
- 10h00 : Dépôt de gerbe à la stèle Martel. Retour à Atur.
- 10h30 : Dépôt de gerbe à la stèle des camarades morts le 15 août 1944.
- 11h00 : Départ pour Périgueux.
- 11h30 : Cénotaphe du Cours Montaigne : dépôt de gerbe en présence des personnalités et invités de diverses associations de Résistance.
- 12h00 : Départ vers le Nouveau Théâtre de Périgueux pour l'Assemblée Générale.
- 13h00 : Même lieu : apéritif offert par la Ville de Périgueux.
- 17h00 : Retour vers l'hôtel avec arrêt au Mur des fusillés.

Le 28 juin

- 9h00 : Départ de l'hôtel en direction de Bugue.
- 10h00 : Visite du village du « Bournat ».
- 12h00 : Déjeuner en commun à l'hôtel du Château de Campagne.
- 16h00 : Visite du Gouffre de Proumeyssac (facile d'accès)
Retour le soir à l'hôtel.

INSCRIPTIONS

souhaitées pour le 1er mars 1996

Normalement : par l'intermédiaire des sections

Exceptionnellement :

Hôtel : inscription personnelle directe
Repas et visites : lettre et chèque à adresser au
 Trésorier de la Section Sud-Ouest :
Jean-Paul SÉRET-MANGOLD
13 rue des Farges
24000 PERIGUEUX
Tél. : 53.07.61.04

PRIX

Hébergement : Hôtel de L'Ecluse en Périgord (***)
 Route de Limoges - 24420 ANTONNE
 Tél. : 53.06.00.04 - Fax : 53.06.06.39

Demi-pension : en chambre double : 265,00 Frs par personne
 en chambre single : 360,00 Frs par personne
 (comprenant hébergement, petit déjeuner, repas du
 soir ; boisson en sus)

Repas de midi : 27 juin à Périgueux : 160,00 Frs par personne
 28 juin au Bugue : 140,00 Frs par personne

Visites : Village du Bournat : 30,00 Frs par personne
 Gouffre de Proumeyssac : 30,00 Frs par personne

VUE PAR LA SECTION MOSELLE
L'ASSEMBLEE GENERALE DU 19 MAI 1995
A HEUDICOURT-SOUS-LES COTES

Pour la Moselle, départ en car de Grigy chez Paul ALBERT à 8 heures (tous les inscrits étant présents, l'horaire est respecté). Parcours sans problème. A 9h30, nous arrivons à Vigneulles-les-Hattonchatel, balcon de la Meuse, puis encore quelques kilomètres et c'est l'arrêt à Heudicourt à côté du car du Sud-Ouest.

Nos braves amis aux noms sympathiques : MAZIERE, COLINET, PUYPELAT et les autres, qui fleurent bon le terroir, nous accueillent chaleureusement. La joie des retrouvailles se lit sur les visages. Avec le S.O., nous retrouvons nos aimables voisins du Haut-Rhin et du Bas-Rhin et quelques isolés sous le beau ciel de France.

Tous ces amis installés depuis la veille à l'annexe de l'hôtel de la Madine ont été accueillis par notre président national Gustave HOUVER, notre président Camille MARING et notre infatigable Trésorier - Popotier Paul ALBERT et plusieurs amis alsaciens et savoyards.

Dans la grande salle de l'annexe une surprise fort agréable qui saute aux yeux : la grande table centrale est chargée de gâteaux divers avec café à profusion. Pour les estomacs vides depuis l'aurore, c'est apprécié : voilà une délicate attention.

La Moselle étant organisatrice, Camille MARING dit toute sa joie de recevoir les camarades venus encore nombreux : 122 : 46 du S.O. ; 11 du H.R. - 13 du B.R. - 49 de la Moselle, d'Angers notre chère et fidèle ambulancière Ghislaine GAUBERT, de Haute-Savoie nos amis DEPERRAZ. Il y aussi, et nous ne l'avons pas assez mis en relief, faute d'avoir été avertis en temps utile, nos amis d'Amérique, de la région de Charleston, en Caroline du Sud. Qui l'eut crû ? Ils se nomment Robert et Andrée LONGUEVILLE. Après bien des recherches, ils ont retrouvé la Brigade grâce à Jean ROY du S.O. A présent, ils ne nous échapperont plus. Si nous leur écrivons massivement (ils le souhaitent), il sera peut-être possible d'organiser un Congrès à Charleston ! cela changerait bigrement du

N.E. et du S.O. Camille MARING, heureux au milieu de ses troupes, précise le déroulement de la journée, fait quelques recommandations puis donne la parole à Gustave HOUVER qui a participé tout récemment à une réunion de déportés à Hambourg et d'où il revient fort satisfait « 2000 jeunes allemands qui assistaient à la cérémonie ont écouté au garde-à-vous, le Chant des Partisans ». Un orateur allemand a reconnu que ses compatriotes étaient responsables et coupables. Bref pas de coquetteries ; ils jugent le passé avec courage et réalisme, voire mieux que nous.

Lui aussi remercie tous les présents et salue particulièrement SERET-MANGOLD, fils de l'ancien Chef de l'A.S., alias VERNONIS, fusillé au 35e R.A. à Périgueux.

Lucien GOSSOT relate ensuite la bataille des Eparges et donne quelques précisions : le 20 septembre 1914, le commandement allemand déclenche une puissante attaque et s'empare de Vigneulles-les-Hattonchatel, de St Mihiel et de l'éperon des Eparges, excellent observatoire de 446 mètres, soit 180 mètres au-dessus de la plaine de la Woëvre. Face à cette crête, les Français occupent le village des Eparges et la Vallée. Durant 6 mois, Français et Allemands ont fait un usage considérable des mines : le soldat devait être à la fois un combattant et un terrassier pour les travaux de terrassement à ciel ouvert. Pour les travaux souterrains, ce sont les Sapeurs du Génie qui en assurèrent l'exécution. Ces travaux réalisés à proximité de l'ennemi se terminaient pratiquement sous ses positions par un fourneau qui recevait la charge de poudre dont l'explosion devait bouleverser ces positions. L'explosion était le signal du bond en avant.

La crête est enlevée aux allemands le 10 avril 1915. La région des Eparges ne fut néanmoins libérée qu'en 1918, lors de l'offensive de la 1ère Armée Américaine.

Jean CLAUS du H.R., à l'occasion de contacts avec les municipalités que nous avons traversées et où nous avons parfois séjourné, résume les avis recueillis en accord avec ses camarades du H.R. Il présente deux propositions :

1. Apposer une plaque à Sigolsheim, moins imposante que celle du réseau Martial. A Strasbourg en 1994, Bernard METZ en retraçant l'histoire de la Brigade avait rappelé les mérites du réseau Martial dont la B.A.L. est issue.
2. Apposer une plaque à Courtelevant. C'est là que passait la seule route du Secteur empruntée par la 1ère Armée.

C'est le 25 novembre 1944 que la Brigade fit sa véritable entrée en Alsace par Seppois-le-Bas (ce fait fut rappelé par le regretté GROTZINGER). Il fallait protéger le tronçon de route de Courtelevant à Seppois menacé par les Allemands (attaques de chars). Certains des nôtres y participèrent.

Ces propositions sont acceptées à l'unanimité et laissées à la discrétion de Jean CLAUS, les approches de ces réalisations. Une petite souscription sera ouverte à cet effet.

Après ces diverses interventions, nous nous mettons en route pour les Eparges en empruntant la petite route des Côtes de Meuse à travers bois. Arrêt devant la Nécropole où reposent nos aînés de 14-18. Le modeste monument porte l'épithète « Honneur et reconnaissance à ses Enfants morts pour la France 14-18 ». Nos Présidents déposent une gerbe à leur mémoire.

Michel GENESTE, ex-trompette de la Garde Républicaine et faisant partie de la délégation du S.O. entonne la sonnerie réglementaire qui accompagne le dépôt de gerbe. Puis retentit le Chant des Partisans et la Marseillaise et pour terminer l'Hymne aux Héros. Dans ce lieu isolé de la Woëvre, la trompette de Michel fait impression et appelle au recueillement. Dommage que la pluie se soit mise à tomber drue pendant toute la cérémonie. Merci au bras qui a essayé d'abriter Michel et sa trompette.

Nous poursuivons en car la route qui conduit à l'Eperon des Eparges et pouvons observer, toujours bien visibles, les tranchées, les trous et les gros entonnoirs qui attestent de l'âpreté des combats. Arrêt sur la place face au monument, modeste par sa taille, qui rappelle le sacrifice de nos soldats et porte l'épithète « les anciens de 14-18 à ceux de 39-45 ». De la table d'orientation, on découvre le vaste panorama de la plaine de Woëvre. Le

soleil réapparaît et nous pouvons faire quelques pas sur le chemin élargi à cet endroit et bien entretenu, en poursuivant nos conversations.

Au retour, un arrêt est prévu à Vieville-sous-les-Côtes pour la visite d'une cave à vins bien achalandée. Chacun achète ce qui lui convient, à Bouboule pour la B.A.L. puis à la cave qui dispose de produits locaux variés.

A Monsard, au bord du lac de Madine, sous le soleil maintenant bien présent, petite promenade apéritive. En face de l'embarcadère se dresse le Mémorial américain du Montsec.

Vers 13 heures, nous sommes accueillis au restaurant du Lac de Madine à Heudicourt par le Sénateur HERMENT, Président du Conseil Général de la Meuse, accompagné de notre Sénateur et ami Roger HUSSON.

Excellent repas, à la fois appétissant, copieux, digeste et bien arrosé. Au cours du repas s'est tenue notre traditionnelle Assemblée générale annuelle. Nos vieilles oreilles n'ont pas tout happé mais notre confiance en nos responsables pourvoit à tout.

Vers 16h30, c'est l'heure du départ pour les gens de la Moselle. Gustave HOUVER, courtoisie oblige, reste avec le S.O. et quelques amis alsaciens pour la visite du Montsec.

Après les adieux et les embrassades, nous regagnons le car avec l'espoir de nous retrouver tous l'an prochain en Périgord.

La fête est terminée. Camille MARING est heureux.

Le 20, nos amis du S.O. visitent le Luxembourg où les attend Gustave HOUVER au parc de Bettembourg et partage avec eux le repas au buffet de la gare dans un wagon Orient-Express.

A. PEIFFER

Adresse de nos amis américains : Robert et Andrée LONGUEVILLE
P.O. Box 506
MONCKS CORNER, SC 29461 - USA
Tél. : 0 803-899-2577

<p style="text-align: center;">COMMEMORATION DE MARSANEIX 16 juillet 1995</p>

Cette journée du dimanche 16 juillet, pour notre premier rassemblement de l'été, à Marsaneix, s'annonce indécise. Effectivement, le soleil, calé dans le lit douillet des nuages résiduels de conflits orageux de pleine nuit, tarde à se montrer. Des gouttes de pluie en matinée, en appellent au parapluie, remis définitivement dès les premiers rayons.

Rien de sensationnel, en somme, pour entamer la bonne volonté et l'assiduité des mordus, sinon la maladie ou l'infirmité, de plus en plus déclarée au niveau des amicalistes qui tous ont franchi, depuis des années, la barrière dite du troisième âge. Le président HUTTARD, hospitalisé, à son grand regret, a dû déclarer forfait ; la cérémonie se déroulera néanmoins selon le programme et les directives préétablis.

Elle débute place de l'Eglise, devant le monument aux Morts de la commune, par un dépôt de gerbes effectué par le Maire, nouvellement réélu, Marc BOISSAVY et notre camarade Popaul SERET-MANGOLD. La sonnerie aux Morts et la Marseillaise proviennent, comme toujours, de la trompette de Michel GENESTE, de plus en plus sollicitée en Périgord, et qui n'a nullement perdu son allant dans les trombes d'eau meusiennes des Eparges. Petite allocution du Maire qui donne le signal du départ pour la stèle de Martel, de plus en plus difficile d'accès, depuis que la fraisculture a fait son apparition dans la clairière.

A la stèle de Martel, nous sommes quand même plus de la centaine de personnes à honorer la mémoire des neuf victimes. Paul ALBERT, accompagné de Jean BAURES, dépose une gerbe au nom de la Brigade ; les représentants des familles s'acquittent du même hommage. Le rescapé, alors que les notes prenantes de la sonnerie aux Morts se diluent dans le calme reposant des lieux, fait l'appel du nom des martyrs, l'écho y ajoutant en répons le « Mort pour la France » dévolu à ceux qui ont donné leur vie pour elle. Le silence déjà prenant, gagne en intensité, lorsque la trompette scande

les strophes poignantes du « Chant des Partisans ». Le discours de circonstance, lu par le secrétaire de la section, est avant-coureur d'une nouvelle Marseillaise qui met un terme au volet officiel de la journée.

Le kir d'honneur, offert par la municipalité et servi dans la salle des Fêtes où auront lieu nos agapes, exerce toujours la même attirance avant le repas, supérieurement préparé par Mme ASTON, l'épouse du traiteur à qui nous devons, depuis des années, de nous sustenter de façon plus que satisfaisante, selon les forts principes de l'excellente tradition périgourdine ; pour ne pas être en reste, son mari a su extirper de sa cave quelques crus d'accompagnement, propres à insérer plusieurs dièses à la tonalité de départ.

Nous restons exactement une soixantaine d'amicalistes et un peu plus d'une vingtaine de sympathisants de Marsaneix et environs à apprécier la perfection du menu du jour et à faire revivre la vive panoplie des souvenirs, corollaire de nos réunions.

Raymond BERGDOLL

<p>COMMEMORATION 1995 A MARSANEIX Discours à la Stèle de Martel</p>
--

Nous voici donc, une fois de plus, réunis devant cette stèle qui, si souvent, nous retrouve très nombreux, dans l'accomplissement de ce devoir de mémoire qu'appelle, tous les ans, la commémoration du massacre de neuf de nos camarades. Ils avaient été victimes d'une dénonciation qui amena les tueurs à la croix gammée et les spadassins à la francisque, ici-même, à Martel, en cette fatidique journée du 18 juillet 44.

Evidemment, le cinquantième anniversaire avait conféré une aura particulière à la manifestation et, si nos rangs se retrouvent plus étriqués aujourd'hui, nous le devons, certes, à un retour aux plus justes proportions

de l'habitude, mais surtout aux ravages effectués dans nos rangs par la mort et les souffrances.

C'est ainsi que je dois, entre autres, vous signaler, avec les excuses sollicitées que nous leur concédons volontiers, les défections très regrettées de M. SCHMITTLIN, Directeur Départemental des A.C. et V.G., immobilisé avec un pied dans le plâtre, de notre président, Ernest HUTTARD, hospitalisé à Limoges à la suite d'une angine de poitrine et d'un début d'infarctus, et de bien d'autres camarades ou brigadières que la maladie ou l'infirmité écarte de notre rassemblement estival majeur.

Nous restons néanmoins quelques bonnes poignées d'anciens pour remercier de leur fidélité, M. le Maire BOISSAVY, nombre de ses administrés de Marsaneix, et les familles des victimes ainsi que pour encadrer notre ami Paul ALBERT, lui-même fort commensal des chambres d'hôpitaux, cependant immuablement attaché à son pèlerinage annuel et à la communion de pensée qu'il entretient devant la stèle avec les neuf disparus.

Qu'ajouter à ce qui a été dit et répété maintes fois, sur l'aube fatale du 18 juillet 1944, son ciel en larmes pleurant les cadavres recroquevillés de neufs martyrs et crachinant sur le parcours de l'incroyable échappée entreprise par Paul ALBERT défiant la camarade ?

Pourquoi se trouvaient-ils dans ces lieux apparemment isolés, à la merci de la barbarie ? Ecartant la méprisable délation sur laquelle je ne reviendrai pas, je répondrai simplement qu'ils faisaient partie d'une clandestinité qualifiée indûment de terroriste par la meurtrière Gestapo, la rampante et inquiétante police de Vichy et la sinistre Milice, malheureusement également par quelques centaines de milliers de personnes, moins altérées de sang, mais abreuvées de fausse propagande et à qui la crédulité, l'étroitesse d'esprit ou le parti pris avaient eu le temps de coller d'impitoyables oeillères sur une jugeote défaillante.

Ils avaient pris le maquis, un terme qui nous avait été rendu familier, en cours de scolarité, par Prosper Mérimée dans son évocation des fourrés sauvages corses, fréquentés par Colomba et Orso, ou par les quotidiens de

l'époque relatant les « hauts-faits » du bandit Spada tenant en échec une foule de gendarmes des semaines durant.

Un terme qui avait changé d'acception après 1940 pour désigner, entre autres, la situation de « hors-la-légalité vichysoise » de laquelle se prévalaient les clandestins. Ils s'étaient marginalisés, exclus eux-mêmes d'un Etat Français agonisant, qui chevrotait sa sénilité à l'image d'un Maréchal quasi-nonagénaire, ne présentant de soubresauts rageurs que par les basses oeuvres des miliciens.

Balayant l'humiliation de la défaite et de la demande d'armistice du 17 juin 1940, sans distinction de rang, de situation, de religion, de fortune, de couleur de peau, ils s'étaient soustraits à la férule de l'envahisseur et levés contre lui.

Oui. Ils avaient quitté leurs foyers, les êtres qui leur étaient chers, les abandonnant à la diffuse mais permanente angoisse des tragédies à venir.

Ils avaient renoncé à leurs terres, laissant les femmes s'acharner seules sur les mancherons du brabant ou de l'antique araire.

Ils avaient déserté leur usine, leur atelier, le volant de leur gazogène, mis en souffrance les bancs d'une école, une chaire professorale, un cabinet de consultation, des études.

Ils avaient rejeté les épaules voûtées par l'oppression, les regards épieurs, les paroles furtives des rues sans joie, oublié jusqu'au souvenir des vitrines vides, des présentoirs inutiles, des étalages atrophiés.

Ils avaient laissé derrière son comptoir, le plantureux marchand de « Beurre-oeufs-fromage » et ses rêves de fort enrichissement et, devant lui, les impressionnantes files de personnes à cabas trop grands pour les insignifiantes emplettes à venir.

Ils avaient fui le martèlement des bottes teutoniques dans les villes, écrasant en fragments poussiéreux, dans la tiédeur des matinées automnales, l'« Erika », petite fleur de bruyère, splendeur de nos Monédières corréziennes.

Ils avaient forgé dans l'ombre des bocages ou des ravins, avec d'autres combattants de l'ombre, une chaîne d'amitié que n'altéreront guère, pour les survivants, les années à venir, et trouvé des germes de liberté avant la libération de toutes les contraintes.

Ils avaient troqué le canif à croix helvétique de leurs années scouts contre l'Opinel à cran d'arrêt, la verbeuse mitraillette, un vieux 7,65 rescapé du Chemin des Dames, du Vieil Armand ou du Fort de Tavannes ou un fusil de chasse échappé à la claustration promise au château de Hautefort, voire avec une extrême parcimonie, un bazooka et les prudences d'attouchement qu'il sollicitait.

Ils étaient prêt à montrer dans les coups de main, les accrochages, les embuscades ou les combats qui jalonneront une longue route, qu'ils n'étaient point de la race des « Untermenschen » comme le mégalomane peintre en bâtiment de Braunau avait coutume de traiter les vaincus, à qui il avait raflé leur dignité d'homme. Prêts aussi à donner leur vie !

Etudiants, intellectuels, apprentis, ouvriers, paysans, ils sont tombés, en regardant la mort en face, avec une suprême pensée pour tous les êtres chers, l'image d'une France renaissante et peut-être l'idéal qu'ils s'étaient fixé.

Tels, les martyrs que nous honorons aujourd'hui.

Je laisse à André MALRAUX le soin de conclure, en extrayant de son discours tenu le 13 mai 1972, dans la clairière de Durestal, ces quelques lignes magnifiant le sacrifice suprême des Résistants, morts pour la France :

Ils ont dit Non à la servitude, Non à la disparition de la dignité et des droits de l'Homme, Non au déshonneur de la France. Ils ont préféré être DES CADAVRES D'HOMMES LIBRES QUE DES CORPS VIVANTS D'ESCLAVES.

Raymond BERGDOLL

COMMEMORATION A ATUR

15 août 1995

Dans sa souriante plénitude, le soleil est là pour donner plus de lustre encore à une journée que l'on aurait supposée plus effacée que les commémorations devancières, mais que la présence d'un groupe d'une importance inespérée de gens de l'Amicale et la sérieuse densité de participants du cru vont maintenir dans la rigueur et la réussite des manifestations qui ne désarmeront point de sitôt.

Il est vrai que les efforts conjugués du Maire d'Atur, Monsieur CURNIL, appuyé par son Conseil et de Monsieur DESGARDIN, président des Anciens Combattants d'Atur et Notre-Dame-de-Sanilhac, réunis sous la même houlette bien que gardant toujours leurs propres bannières ont appelé à une cérémonie des plus probantes. Evidemment, elle ne connaît point les fastes de celle du cinquantenaire, en 1994, mais elle reflète toujours profondément l'image que nous cherchons à présenter aux générations futures, de faits à ne point jeter aux oubliettes d'un passé douloureux.

Avec plaisir, nous saluons l'entrée, dans le cénacle des officiels, de Mme DUMOULIN, nordiste d'origine, premier adjoint au Maire de Notre-Dame-de-Sanilhac depuis peu et qui gomme l'effacement de ses présences antérieures avec l'écharpe tricolore du haut de panier des élus municipaux.

Les petites stèles de nos six martyrs, excellemment entretenues mais éparses dans des lieux-dits éloignés, ont été fleuries avant l'heure du rassemblement qui a lieu devant la mairie d'Atur à onze heures bien révolues.

Quatre ou cinq drapeaux ouvrent la marche vers le monument aux morts guère éloigné de la maison commune. Michel GENESTE est déjà à « bec » d'oeuvre avec sa trompette bien astiquée. Les officiels, les A.C. de toute origine, y compris nos camarades, ainsi que les autres manifestants du souvenir se regroupent sur la placette qui a vécu notre première journée du Congrès de 1987. Garde-à-vous, levée des couleurs, dépôt de gerbes par M. CURNIL et Mme DUMOULIN au nom des municipalités, par Emile COLINET et Popaul SERET pour la section S-O, minute de recueillement, sonnerie aux Morts et clôture par une Marseillaise un peu plus fringante que celle produite en Turquie, lors d'un certain match de football Azerbaïdjan-France, voici en somme le résumé d'un programme qui se déroule sans bavure aucune.

Le cortège se retrouve rapidement face à la stèle du « regroupement » puisque la Municipalité a choisi de centraliser dans un but louable, au coeur de la cité, mairie, écoles, église, garderies, salle des fêtes, monuments, locaux et installations de diverses associations. Le garde-à-vous immobilise à nouveau tout le monde pour le dépôt d'une gerbe de l'Amicale, toujours par COLINET et SERET MANGOLD.

Comme nous déplorons toujours l'absence de notre Président, le secrétaire, votre serviteur, demande que l'on veuille bien associer, lors de la minute de recueillement, en pensée ou pour une courte prière, à la mémoire des six victimes, le souvenir d'un de nos grands anciens, décédé deux jours plus tôt, le 13 août, Pierre BOCKEL qui fut archiprêtre de la Cathédrale de Strasbourg, écrivain de valeur et surtout pour nous, l'un des cofondateurs de la Brigade et l'un des aumôniers catholiques de celle-ci, sur le terrain, lors des combats.

La lecture du nom des six martyrs est ponctuée, en écho, par le rituel « Mort pour la France ». Le discours du secrétaire et les leçons majeures à en tirer appellent l'allocution du Maire, dont je salue à nouveau la facilité d'improvisation et d'élocution.

Michel GENESTE clôture la cérémonie par le Chant des Partisans dont nous ressentons toujours le même douloureux réalisme, mais associé maintenant au vague à l'âme grandissant dû au décours sans retour du temps qui passe, passe...

Le Maire invite tous les présents au Kir royal servi au nom de la municipalité d'Atur, par des bénévoles de l'endroit à la main très lourde. Les souvenirs affluent à la surface des consciences, des amitiés se nouent. De nombreux Ch'tis, retirés en Périgord depuis peu, lient connaissance avec les Alsaciens et Lorrains qui y ont acquis une assise plus profonde.

Il est vraiment dommage qu'un petit enduit de pusillanimité nous ait fait faire l'impasse, pour la première fois, sur le repas convivial qui, depuis toujours constituait la vivante seconde mi-temps de nos retrouvailles.

Le nombre impressionnant de vacanciers, de malades, convalescents et infirmes, d'amicalistes extrapolés qui ne peuvent toujours faire tourner le compteur kilométrique au maximum, et aussi d'autres camarades, peut-être en difficulté pour l'établissement de petits budgets mensuels, donc effrayés par la forte répétition des agapes, a été à l'origine de l'absence d'un traiteur que l'on ne voulait point déplacer pour un nombre par trop insignifiant de fourchettes payantes.

Que ceux dont l'estomac a pu manifester une certaine aigreur bien compréhensible, se disent qu'il reste encore une belle journée automnale, début octobre, pour pallier la carence de ce jour.

Raymond BERGDOLL

DISCOURS PRONONCE A LA STELE D'ATUR 15 août 1995

A la mi-août 1944, de buisson en hallier, les oiseaux répercutaient les étapes des armées du Grand Reich à la dérive. Sur tous les fronts progressivement rétrécis, la dominatrice pieuvre nazie retirait ses tentacules froissés ou écrasés par les incessants assauts et bombardements des Alliés.

Les troupes allemandes en Aquitaine, confrontées uniquement aux membres de la Résistance, cédaient néanmoins sous les coups de boutoir répétés des soldats de l'ombre, à vêtue hétéroclite, mal équipés, inférieurement armés, mais impatients de retrouver, après l'opacité de la nuit et du brouillard de l'oppression, la pleine lumière de la dignité des gens libres. Les vagues de l'espoir s'épandaient de plus en plus dans le profond de notre contrée sans être secouées en retour par la violence du ressac. La svastika pliait devant la croix de Lorraine.

Donc les colonnes ennemies refluaient, accompagnées par l'amertume de la défaite. Elles emmenaient aussi le produit de tous les pillages et surtout la prédisposition à la barbarie, acquise puis perfectionnée sur tous les champs de bataille d'Europe et d'Afrique, car elles n'avaient point désappris le goût du sang ni la haine. C'est pourquoi la bête malfaisante d'un nazisme blessé dans son orgueil, conservera sur les itinéraires du retour, bien des dangereux soubresauts, suffisants à endeuiller plus fortement encore notre province.

Aux approches du jour béni de la Libération, celui qui verra se baisser définitivement le rideau sur le sinistre théâtre de quatre années d'un long et funeste carnaval d'attente, de désarroi, de souffrance et de désespérance, que de morts encore en perspective ! Souvenons-nous des atroces mutilations, des exécutions sommaires, des sanglants nettoyages et des horribles massacres de dernière heure !

Le jour de la fête mariale du 15 août, une forte unité, dépendant de la 95e division - si mes souvenirs restent exacts - investirent, et le bourg d'Atur et plus spécifiquement certains écarts où avaient pris position plusieurs groupes du commando BIR-HAKEIM, aux ordres du lieutenant MARY. Sans en changer l'esprit, des enfants perdus de nations ralliées ou esclaves, Autrichiens, Russes blancs, Ukrainiens, entre autres, constituaient le gros d'un troupeau, noyauté par quelques Aryens bon teint.

Des tractations avaient été entreprises dans le but de voir se rendre ces éléments disparates, harcelés sans relâche, depuis plus de deux semaines, par les maquisards. Négociations soi-disant en bonne voie, mais que la versalité du commandement

ennemi voua malheureusement à l'échec, à l'encontre de celles, réussies à Brive, dans le département voisin, qui évitèrent ô combien d'effusions de sang !

Conséquemment, une lutte inégale s'engagea à Atur entre la soldatesque assaillante, très forte encore en nombre et en armement, et la petite phalange pourtant déterminée de nos jeunes camarades qui réussirent à infliger à l'adversaire des pertes sévères avant de pouvoir desserrer l'étau de son encerclement et se regrouper en des lieux plus sécurisants.

Six hommes dont le chef du commando, certains torturés avant le coup de grâce, manqueront à l'appel, un bilan qui aurait pu s'alourdir si des blessés graves n'avaient pu être momentanément soignés et camouflés par des villageois agissant noblement, au péril de leur propre existence. Six noms à ajouter au martyrologe d'un département particulièrement touché dans ses enfants et dans ceux qu'il avait généreusement adoptés, à la suite des exodes et des exils.

Un martyrologe ouvert à toutes les races et à toutes les confessions : catholiques, protestants, juifs, voire musulmans de nos colonies d'alors, se battant simplement pour sortir le pays de l'humiliation, un martyrologe qui comptabilisera nombre de jeunes guerriers résolus, tués au combat ou suppliciés par la Gestapo, mais également des centaines d'innocentes victimes de tout âge, assassinées à titre de représailles.

Des gens qui avaient peut-être adressé une prière au Dieu des chrétiens, à Allah, à Yahweh pour être épargnés, voire réconfortés à l'instant suprême, mais qui n'avaient jamais fait leur, la devise lapidaire « Gott mit Uns », le « Dieu pour Nous », devise chère au Kaiser GUILLAUME II et qu'un mégalomane plus féroce encore faisait toujours apposer sur les ceinturons de ses soldats. Comptait-il faire absoudre les criminelles basses oeuvres de ses tueurs au même titre que les inévitables carnages des affrontements armés ?

Il est vrai, si je me réfère aux Essais de Pascal BRUCKNER, parus sous le titre « La tentation de l'innocent » qu'Adolf HITLER s'était exclamé ainsi : « Dieu tout puissant a créé notre nation. Nous défendons son oeuvre en défendant son existence même » et pour couvrir le génocide monstre des gitans et de plusieurs millions de Juifs, précisait : « Il ne peut y avoir deux peuples élus. NOUS sommes le peuple de Dieu ».

Cette fausse conception de la divinité qui a engendré tellement de souffrances, qui a fait couler des fleuves de sang semble rejointe dans l'actualité, toujours selon BRUCKNER, par le délire d'interprétation de Radovan KARADJIC, leader des Serbes de Bosnie, qui proclame : « La Serbie est une création de Dieu. Sa grandeur se mesure à la haine de ses ennemis » et qui justifie ses nettoyages ethniques par cette formule symbolique : « Vous ne pouvez mélanger l'eau et l'huile ».

Il est également admis, depuis Caïn qui tua Abel, que l'Histoire n'est que recommencement.

Je remercie de leur présence, et parfois de leur forte contribution, Monsieur COURNIL, Maire d'Atur, ses administrés, les sections jumelées d'A.C. d'Atur et de Notre-Dame-de-Sanilhac, leur président, M. DESGARDIN en tête, l'excellent trompette Michel GENESTE, tous les porte-drapeau ainsi que les anciens et anciennes de notre Amicale, si souvent sollicités en cours d'année.

Raymond BERGDOLL

<p style="text-align: center;">ASSEMBLEE GENERALE A VERGT 8 octobre 1995</p>
--

Il est dix heures, ce matin du dimanche 8 octobre. La place Charles Mangold, à Vergt, vibre aux trois couleurs de nombreux emblèmes palpitant au souffle de la brise ; le soleil, depuis longtemps sorti de l'ouate de ses nuages, est omniprésent ; les gens de la section Sud-Ouest ont fait de même, ils ont quitté assez tôt un lit bien mollet, afin de ne pas être en retard pour ce dernier rassemblement d'une année toujours aussi fertile que les précédentes en manifestations à fortes retrouvailles.

Les bises, « rebisous » et papotages font place au silence attentif dans la grande salle des réunions de l'hôtel de Ville de Vergt qui, gracieusement, nous héberge une fois de plus. Ernest HUTTARD, pas trop en voix encore, compte tenu de sa longue convalescence, ouvre donc la séance avec la minute de silence à la mémoire des derniers morts de la section auxquels il associa le souvenir de Pierre BOCKEL dont la disparition a été douloureusement ressentie. Les lettres d'excuse de nombreux absents nous renseignent sur leur état de santé plus ou moins précaire.

Après le compte rendu moral et la rapide évocation de toutes les cérémonies organisées en 1995, concernant l'Amicale et plus spécifiquement la Section S-O, puis l'épluchage des chiffres d'une comptabilité dont débit et crédit ont joué à la balançoire en cours d'année mais qui appelle néanmoins le quitus donné volontiers au grand argentier pour sa rigide gestion, on passe à la pierre angulaire du programme, soit l'organisation du Congrès de 1996 en Périgord, laissée en grande partie à la diligence de notre camarade Popaul SERET.

Le programme est accepté à l'unanimité :

- Accueil des congressistes des autres sections, le 26 juin, à l'Hôtel de l'Ecluse à Antonne.

- le 27 juin, journée du Congrès qui verra en préliminaire le fleurissement de la Stèle de Martel à Marsaneix, de celle, place de la Liberté à Atur, du Cénotaphe, Cours Montaigne, à Périgueux. L`A.G. se tiendra au Nouveau Théâtre de Périgueux où le Sénateur-Maire nous offrira l`apéritif avant le repas de gala servi dans une des salles par le traiteur ROBERT, de Vergt. Après les liqueurs, le retour aux bases s`effectuera après un arrêt, avec dépôt de gerbe, au Mur des Fusillés, à Périgueux.
- La journée du lendemain sera consacrée au Bugue et ses environs avec en matinée la visite du village du « Bournat » reconstitué pour retrouver l`atmosphère périgourdine début du XXe siècle, le déjeuner en commun à l`Hôtel du Château de Campagne, et en cours d`après-midi, une descente au gouffre de Proumeyssac.

Le chapitre Congrès clos, le renouvellement du Comité est à peine effleuré, les candidatures concernant les sièges à pourvoir sont évidemment moins nombreuses que celles qui se présentent lors des élections à Villeneuve-sur-Lot. Il n`y en a point : les responsabilités restent donc confiées à l`ancien exécutif.

Comme constaté à Martel, le jour de la commémoration, la stèle cohabite maintenant très étroitement avec les tunnels de plastique et les fraisiers d`une culture intensive ; par ailleurs, la mauvaise humeur répétitive d`un estivant, obligé de subir le passage de nos véhicules sur un chemin privé, ne désarme point. Peut-être, malgré des droits acquis serons-nous contraints, dans un futur proche, de procéder à une nécessaire « translation » d`un monument qui nous est cher ? Des contacts, dans ce sens, seront pris avec le Maire, M. BOISSAVY.

D`ailleurs, l`expérience du jumelage, la même journée, des commémorations de Marsaneix et d`Atur, comme prévu lors du Congrès 1996, sera poursuivie, les années à venir, le repas en commun pouvant être pris, en alternance, dans la Salle des fêtes des deux localités. Alors que les effectifs diminuent sans pouvoir prétendre à renouvellement, que les familles des victimes se désagrègent de même, qu`il est difficile de motiver les éventuels participants pour des présences répétées, ceci permettrait de

conserver le plus longtemps possible le maximum d'éclat à ces manifestations.

A l'encontre des modifications de la « taille », du « cens » et des « capitations » prévues pour certains redressements budgétaires, la cotisation pour 1996 ne verra point d'augmentation.

Sur cette bonne nouvelle, la séance est levée pour nous permettre de rejoindre le nouveau maire, Jean-Charles PELOUX, assisté de plusieurs de ses conseillers, auxquels s'est joint le conseiller général du canton, Jean-Pierre SAINT-AMAND, pour la suite du programme, le cérémonial au Monument aux Morts et à la Stèle de la Résistance. Michel GENESTE et l'embouchure de sa trompette sont bien affûtés ; il y a évidemment moins d'eau qu'aux Eparges. Garde-à-vous, dépôt de gerbe, minute de silence, sonnerie aux morts, le même rituel consacré aux deux monuments n'étant rompu que par la Marseillaise et le Chant des Partisans qui s'y partagent la clôture. A noter que le cortège s'est déplacé aux accents martiaux de la Marche de la 2^e D.B.

Un généreux vin d'honneur et les nombreux amuse-gueule (le dictionnaire prévaut sur la fausse pudeur de quelques grincheux offusqués par un terme plus approprié à nos amis à quatre pattes), le tout servi par d'accortes hôtes, suivent la petite allocution que nous réserve le premier magistrat de la commune et témoignent que les municipalités se succèdent à Vergt, mais conservent les « vertus fondamentales » qui ont toujours été réservées au peuple des combattants. Nous savons gré à Charles PELOUX et aux siens de tous les efforts consentis à notre intention : nous y sommes très sensibles.

Un menu des plus attractifs nous attend à l'Hôtel du Parc. Nous sommes encore 47 convives à y faire honneur. Rendons hommage particulièrement à nos amis de Saintes, Bordeaux, Soyaux, Limoges, Creuzier, Morenx, pour leur participation. (Est-ce que j'en oublie qui seraient venus de lointains insoupçonnés ?) Preuve que les tentacules d'une section à noyau périgourdin restent solidement accrochés !

Raymond BERGDOLL

<p>SECTION MOSELLE SORTIE DANS LES VOSGES LE 19 SEPTEMBRE 1995</p>

Promenade avec visites organisée par le Comité de la Section M. Ramassage habituel en car, direction Abreschviller où nous empruntons le petit train touristique qui part de l'ancienne scierie de la Forge. Après un parcours boisé, nous arrivons au passage à niveau de la route de St Quirin, lieu de pèlerinage. Le prieuré bénédictin fondé en l'an 1 000 fut saccagé pendant la guerre de 30 ans qui n'a rien épargné en Lorraine.

Après avoir franchi la Sarre Rouge, nous traversons le hameau du Grand Soldat, ancienne verrerie fondée en 1722. Au milieu du village apparaît la grande maison natale de l'écrivain cheminot Alexandre CHATRIAN (1826-1890). Au terminus actuel ont été aménagés un kiosque-souvenirs, une aire de pique-nique avec jeux pour enfants, un petit musée du bois avec une vieille scie à grumes.

Vers les années fastes de 1850, le service forestier avait mis sur pied un vaste programme de construction de routes forestières qui ne fut que partiellement réalisé. En 1884, l'administration forestière allemande remplace le projet de routes par la construction d'un réseau de voies ferrées (l'écartement choisi, 70 cm, fut celui des chemins de fer militaires en Prusse, 35 km de lignes en 1892 avec un atelier pour l'entretien et la réparation du matériel).

Après ce grand bol d'air, nous poursuivons notre périple vers Walscheid puis Vallerysthal où nous admirons le savoir-faire, la dextérité des artistes du cristal. Il existe plusieurs qualités de cristal : celui à 24 % d'oxyde plomb, à 30 % et le super cristal de Vallerysthal à 31,5 %. Les explications nombreuses et précises intéressent beaucoup les visiteurs. Toutefois, malgré leur qualité, ces produits de luxe sortis entièrement de la main de l'homme (l'homo faber), sont fortement concurrencés par la production moins séduisante mais moins onéreuse des ateliers mécanisés.

Un grand hall d'exposition permet à chacun de faire quelques emplettes. Nous prenons ensuite la direction des Trois Fontaines (je ne les ai pas

comptées) où nous attend un excellent déjeuner à l'Hôtel des Sapins Verts. Attend n'est pas le mot exact car la direction avait « oublié sous le coude » le fax de confirmation adressé par le transporteur. Pour nous faire patienter, la direction offre l'apéritif. Le Côte du Rhône est absorbé sans redouter les 0,5 g. Aussi, les discussions vont bon train, l'atmosphère est à la convivialité mais à 14h30, il faut quitter les lieux. Après le cristal, la faïence nous attend à Niderviller.

Là aussi, nous admirons le coup d'oeil irremplaçable, la dextérité du personnel et évidemment les produits de toute beauté exposés dans une grande pièce du 1er étage. Mais, comme à Vallerysthal, le travail de ces artistes est concurrencé par la machine. Dans le grand hall d'exposition de la Manufacture, chacun a de nouveau de quoi faire plaisir aux enfants et petits enfants.

Nous quittons Niderviller pour être à 17 heures au plan incliné d'Artzwiller, St Louis. Beaucoup d'entre nous connaissaient cet ouvrage mais peu avaient eu le privilège de l'utiliser en passager. Nous voilà donc au sommet du plan et prenons place dans un bateau de plaisance prêt à descendre. Grâce au contrepoids, la dépense d'énergie pour le fonctionnement est faible. Nous sommes rapidement au pied du plan et notre bateau entame une promenade vers l'aval du canal jusqu'à l'ancienne écluse n° 17. Nous regagnons ensuite la base de départ en remontant les 42 m bien sagement assis dans le bateau. Cette ingénieuse réalisation qui épargne 17 écluses est une performance qui attire de nombreux touristes français et étrangers.

Le temps passe et le retour est proche. Nous avons vécu une excellente journée fort intéressante et amicale. Dommage que tous les camarades n'aient pas pu ou voulu en profiter.

A. PEIFFER

**COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE D'AUTOMNE DE
LA SECTION MOSELLE
LE 21 OCTOBRE 1995 A EST-RELAIS A METZ GRIGY**

38 camarades dont quelques épouses sont présents à 11h30. Le président C. MARING ouvre la séance à l'heure prévue. Il souhaite la bienvenue à toutes et tous et plus spécialement à un nouveau camarade qui n'a appris que récemment l'existence de notre amicale. Il s'agit d'Alexandre GOBLE, ancien du Commando DONON que nous accueillons avec plaisir.

Il excuse plusieurs amis absents pour différentes raisons mais le plus souvent par suite d'un mauvais état de santé : FAIPEUR Georges, JEHL Frédéric, JULLIERE Alphonse, JAMBOIS Robert, LALLEMENT Gilbert, MICHELOT Gabriel, PROVOT Adolphe, SCHNEIDER Hubert, SCHOULER Marcel.

Une minute de silence est observée à la mémoire des camarades HOFFMANN Marcel, L'HOTE Léon, MAURICE Henri qui nous ont quittés cette année.

Le Président rend compte de l'A.G. de la B.A.L. à Heudicourt, le 19 mai 1995 en remerciant les Mosellans d'être venus nombreux (49 présents) et se félicite du très bon déroulement de cette journée organisée par notre Section. Compte rendu ensuite de l'excursion du 19 septembre à Abreschviller qui a été une réussite bien que le nombre des participants fut un peu réduit.

Puis, il aborde le Congrès de la B.A.L. organisé par la Section du S.O. en 1996. Il faut envisager le déplacement de façon à éviter, si possible, le voyage en chemin de fer. Mais d'autre part, le car est assez onéreux si nous ne sommes qu'un petit nombre.

Gustave HOUVER insiste pour que nous prenions la décision d'assister nombreux à ce congrès qui sera probablement l'un des derniers, sinon le dernier grand congrès de la B.A.L. A cela, il ajoute qu'il est souhaitable que nous fassions un effort étant donné que nos amis du S.O. ont fait à trois reprises le déplacement dans l'Est avec une participation toujours très importante.

Il faut y réfléchir et le Comité n'y manquera pas. Le Secrétaire signale à l'assemblée qu'il a téléphoné la veille, aux LONGUEVILLE, nos amis américains qui nous transmettent leurs amitiés. Ils sont heureux de pouvoir parler français.

Le Président fait passer quelques programmes d'excursions dont l'une pourrait être retenue pour le printemps prochain. Il signale aussi le geste du Secrétaire Alphonse PEIFFER lors de notre excursion du 19 septembre. Etant arrivé en retard pour prendre le car parce qu'il avait dû donner quelques soins à Biquette, sa chèvre, malade d'avoir trop mangé de pommes la veille, Alphonse s'est crû obligé de nous payer le champagne après le repas de midi. Au nom de tous les participants, il le remercie.

Personne ne demandant la parole, le président clôt alors la séance en nous souhaitant bon appétit, ce qui n'est pas indispensable, vu le menu que nous destine notre bien sympathique et ami popotier Paul ALBERT.

A. PEIFFER

**RENCONTRE ANNUELLE DES DEUX SECTIONS
D'ALSACE
A EBERSMUNSTER-DAMBACH (67)
le 19 octobre 1995**

Ils sont une quarantaine de camarades - 24 du Bas-Rhin et 20 du Haut-Rhin, Brigadiers et Brigadières, qui se sont retrouvés ce 19 octobre 1995, par temps très correct - un peu frisquet tout de même et nécessitant une petite laine - sur la place devant l'église abbatiale d'Ebersmunster.

Après les dix minutes de grâce accordées aux... traînants, nous sommes accueillis par le Père BORNERT, responsable de l'abbaye bénédictine d'Ebersmunster et curé officiant de cette église annoncée comme « joyau du baroque » dans la convocation du 3 octobre dernier.

Avec beaucoup d'humour et force détails, notre cicérone, originaire de La Wantzenau et ayant remonté la rivière Ill tout exprès pour nous guider, nous commençons la visite par une première histoire de cet édifice qui est incontestablement du style baroque. L'un des plus anciens édifices monastiques d'Alsace dont la première fondation remonte à la fin du 7e siècle par le duc d'Alsace Adalric qui la dota richement.

La construction de l'édifice que nous avons devant nous remonte à 1112 mais il fut ensuite détruit au cours de la guerre de Trente Ans, puis reconstruit en 1653. Après de nombreuses péripéties et occupations, l'église est enfin bénie à Noël de l'année 1730. L'église est flanquée de deux tours de façade et d'une tour arrière, au-dessous du chœur (3 tours et... 200 cloches ! nous faisait-on croire lorsque nous étions gamins - phonétiquement deux sans cloche - mais nous n'entendions jamais le carillon de ces 200 cloches - et pour cause !!) On y rajouta plus tard deux tours de chevet.

Suivant le Père BORNERT, nous pénétrons dans cet édifice d'une merveilleuse beauté, perspectives étonnantes, peintures en trompe l'oeil, le tout du plus pur style baroque mais très harmonieusement conçu et agencé. Un enchantement ! Que tous les camarades qui n'ont pas pu se joindre à nous ce jour profitent d'une belle journée ensoleillée pour visiter cette merveille. Je n'insisterai pas sur la qualité des peintures et tableaux, d'une fraîcheur sensationnelle et bénéficiant d'une luminosité adaptée (vitraux transparents en « cul de bouteille » clairs). Orgue d'origine d'André SILBERMANN. Le Père BORNERT aurait pu continuer à nous captiver par ses récits intéressants, plein d'humour parfois, si l'heure n'avait pas avancé.

C'est alors en cortège d'automobiles que nous sommes arrivés au restaurant « A la Couronne » de Dambach-la-Ville, au pied des collines sous-vosgiennes, à l'Ouest d'Ebersmunster où dans un cadre typiquement « Winstub » nous attendait un excellent repas (Bravo à la commission gastronomique pour son choix !!) arrosé à souhait. Il est vrai que Dambach est perdu au milieu du vignoble.

Vers 15h30 environ, tout le groupe se range sous la houlette d'une guide officielle du Syndicat d'Initiative de Dambach-la-Ville pour une visite guidée dans les rues de cette charmante cité viticole de 1.600 habitants ne comptant pas moins de 60 points de dégustation de vins d'Alsace... de qualité.

Très belle journée empreinte de cette grande et amicale camaraderie forgée dans le Sud-Ouest, qui perdure en dépit des années qui passent.

Jean-Louis HOEPFFNER

BRUME DOREE SUR EBERSMUNSTER ET DAMBACH

Parce que le camarade HOEPFFNER nous a abandonnés à mi-chemin de cette journée, « on » charge le Président de compléter son compte rendu.

Alors, conscient des responsabilités de sa charge, lourde ô combien, conscient de l'attente du peuple, n'écoulant que son devoir, avec un civisme qui lui est évidemment naturel, il reprend la plume sèche et abandonnée pour la plonger dans l'encrier des souvenirs.

Or donc, le quatuor médical nous ayant rassurés sur l'état de SCHMITT, lui-même ayant retrouvé la voix de cette douce journée dans le plaisant désordre coutumier de la Brigade.

Tout le monde connaît le nom de BURRUS, la prétentieuse maison de maître d'industrie de Sainte Croix aux Mines, invendable, les cigarettes suisses portant le nom, et les cigarettes de l'Algérie d'autrefois en habit bleu ou rouge. Eh bien, Burrus fut le sauveur de Dambach-la-Ville en 1444 pour cause de petite amie. Très proche du dauphin Louis, fils de Charles VII et future grande intelligence politique sous le nom de Louis XI, il l'accompagnait dans cette aventure étrange de regroupement des bandes de mercenaires de la guerre de cent ans, les écorcheurs ou les Armagnacs, gens de sac et de corde, pour les sortir du royaume de France; Frédéric III, futur empereur germanique et Habsbourg n'en voulait plus après avoir sollicité leur concours pour réduire les Suisses confédérés qui s'étaient affranchis de sa pesante tutelle, vous savez cette pomme de discorde que Guillaume Tell perça. Le dauphin était à leur tête, bouillant jeune homme de 21 ans - je suis leur chef donc je les suis - et participait à leur survie faite de brigandage : Dambach représentait de quoi boire jusqu'à plus soif pendant de longs mois ; ils l'attaquent ; les murailles, mal entretenues avaient une brèche, Louis s'y précipite sur son beau destrier ; un carreau d'arbalète lui perce la jambe et lui tue son cheval ; mais la ville est prise ; sera-t-elle brûlée ? Non, non car la douce amie de Burrus est fille de Dambach ; l'évêque de Strasbourg, pour amadouer le dauphin afin qu'il épargne son fief et pour

soigner son genou, lui fait cadeau de deux magnifiques chevaux somptueusement harnachés. Les Armagnacs passèrent l'hiver à vider les caves. Quant à Burrus, il y fit souche.

Voilà la belle histoire que notre guide nous conta avant de nous entraîner sur les hauteurs.

Les vignes automnales faisaient un écrin d'or à la chapelle Saint Sébastien ; de son terre-plein, la vue dominait le plat pays qui s'estompait au loin dans la brume bleutée : douceur, douceur. On surplombait le champ de bataille de Scherwiller où 60.000 de nos ancêtres paysans se firent étripper par les troupes du Duc de Lorraine. Ils avaient cru au père Noël, à la fin de l'exploitation par les moines, l'Eglise et les féodaux, ils croyaient à l'Evangile d'amour et de partage, en cette année 1525.

Alors, il est bien tentant de voir dans l'entassement de crânes et d'ossements partant en poussière de l'ossuaire situé sous le chœur de la chapelle, ce qui resterait de tangible de la guerre des paysans ; il est bien dommage que ce ne soit qu'une légende et qu'en réalité ces restes furent exhumés lorsque les villages proches de la ville abandonnèrent leur site pour chercher protection derrière ses murailles ; ainsi, pieusement et filialement, transférèrent-ils leurs ancêtres à proximité, déménageant leurs cimetières repris par la vigne ; quatre villages, en effet, vinrent se regrouper dans Dambach ; chaque fois, en subsistait l'église bâtie en pierre, les maisons d'habitation, elles, comme on sait, étant facilement démontables ; St Sébastien était l'église du village émigré d'Oberkirch, une église romane du XIIème , souvent reprise ou complétée depuis.

Cette chapelle de vignoble est charmante, mais aussi très précieuse par son extraordinaire autel en bois sculpté à la fin du XVIIe par les frères Winterhalter, oeuvre baroque plus travaillée qu'un buffet d'orgue avec ses guirlandes encadrant le motif principal de la sainte famille.

Que vous dire d'autre ? ...J'ai beaucoup aimé cette journée.

Edmond FISCHER

CARNET DE VERMEIL
Noces de saphir pour Charles et Marie PLEIS

Le 20 septembre dernier, notre ami et ancien commandant du bataillon « Metz », le lieutenant-colonel Charles PLEIS, et son épouse, née Marie WIPF, ont fêté leur 65ème anniversaire de mariage, dit « noces de saphir ». C'est en effet le 20 septembre 1930 que, âgés alors l'un de 21 ans, l'autre de 20 ans, ils se sont mariés à Longeville-lès-Metz.

En 1944, plus que jamais complices, ils ont abrité dans leur logement de Toulouse, les conciliabules du groupe de résistants Alsaciens et Lorrains, dont en particulier Pierre BOCKEL et André RIEDINGER, qui allaient constituer le maquis de Garac puis le bataillon « Metz » de la Brigade Alsace-Lorraine.

Après la dissolution de la Brigade, Charles PLEIS poursuivit sa carrière militaire d'abord en Allemagne occupée, puis à Amiens et Strasbourg, avant de participer à la Guerre d'Indochine puis, après un nouveau passage en Allemagne, à la Guerre d'Algérie. Sa carrière militaire se termina à Colmar en 1964. Il y demeura, dans un emploi de directeur administratif d'une entreprise civile, exercé jusqu'en 1970, puis en qualité de retraité à part entière depuis lors (un quart de siècle !!!).

Quant à Marie PLEIS que nous connûmes résistante affirmée et discrète, elle manifesta le même courage face à sa destinée d'épouse d'officier, plusieurs fois en campagnes lointaines, élevant avec ténacité ses six enfants : Jean, Huguette (Madame BERNA), Guy, Jacqueline (décédée), Charles et Jacques.

Ceux-ci, avec leurs propres enfants et petits-enfants entouraient leurs parents, grands-parents et arrière-grands-parents le 30 septembre 1995 au Cercle des Officiers de Colmar lorsqu'ils y reçurent les félicitations de leurs amis, parmi lesquels quelques Anciens de la Brigade qu'avaient précédés les messages de sympathie d'autres Anciens avertis de l'anniversaire.

Adresse : 50 rue de la Mittelhart
 68000 COLMAR

APPEL A LA REDACTION

Les lecteurs du bulletin sont cordialement invités à faire partager leurs joies en les signalant à la rédaction du bulletin soit eux-mêmes, soit par l'intermédiaire de la section dont ils sont membres.

CARNET NOIR

Marcel BERNARDIN, dit « Camille », décédé le 8 juillet 1995 à La Boissière d'Ans (24).

Il nous est signalé le décès de Marcel BERNARDIN, ancien de « Verdun », ainsi qu'une relation de ses obsèques, le 11 juillet 1995 à La Boissière d'Ans (Dordogne) auxquelles assistèrent quelques-uns de nos camarades du secteur de Cubjac.

BERNARDIN n'ayant jamais eu aucune relation avec l'Amicale, les temps forts de son existence proviennent du discours tenu par M. Robert AUBERT, président des A.C. du secteur de Cubjac, lors de l'inhumation.

Marcel BERNARDIN, né le 30 novembre 1924 à la Boissière d'Ans, exerce le métier de marchand ambulant, dès sa sortie de l'école primaire. Il rejoint en juin 1944 le commando « Verdun » et participe avec celui-ci aux combats de libération de la Dordogne, avant son engagement dans la B.A.L. et les durs combats de Bois-le-Prince et Gerstheim, avec le franchissement à la nage, en plein hiver glacial, de plusieurs bras du Rhin et de l'Ill pour échapper à l'encerclement par les forces ennemies. En mai 1945, il rejoint ses foyers.

Marié, père de famille, il est présent, durant trois mandats, au sein du Conseil Municipal de sa commune.

Nous nous associons à la parole du Président AUBERT : « Le souvenir de l'homme juste est préservé de l'oubli » et à la peine de la famille, avec le témoignage de notre sympathie.

(R.B.)

Georges BRANDENBURGER, décédé le 11.07.1995 à Saint-Palais (64)

Le fils de Georges BRANDENBURGER nous apprend le décès de son père, survenu le 11 juillet dernier à Saint-Palais (64120).

Georges BRANDENBURGER, né dans l'île Saint-Symphorien, commune de Longeville-lès-Metz, en Moselle, choisit de rester en zone libre après la défaite de 1940 et le morcellement du territoire national. Entré dans la Résistance, secteur bergeracois, dès juin 1944, sous les ordres du capitaine SCHWARTZENTRUBER, puis du lieutenant MARY, il fit partie du commando Bir-hakeim, cerné de toutes parts, le 15 août 1944, à Atur, par des forces bien supérieures en nombre, avec les conséquences que nous avons bien souvent relatées. Blessé au cours de l'engagement, il réussit, avec ses camarades, à rompre l'encercllement qu'ils subissaient et à rejoindre une unité amie.

En septembre 44, il s'engagea, à Périgueux, à la B.I.A.L. Affecté au commando « Bark », il fait campagne à Bois-le-Prince, Ramonchamp, Dannemarie, avant d'être libéré définitivement en mai 45. Il vécut de longues années durant à Villeneuve-sur-Lot.

Pendant longtemps, fidèle de nos réunions, il dut espacer les présences à ces dernières, dès 1992, à la suite d'une grave et insidieuse maladie. Il reprit le dessus, grâce à sa forte constitution et à une volonté exemplaire. Nous le revîmes avec plaisir, lors de l'assemblée de printemps, le 26 mars 1994, à Brantôme.

Nous avons appris avec beaucoup d'amertume et de profonde révolte que Georges BRANDENBURGER, qui avait dû se soumettre à une intervention chirurgicale mineure, avait succombé, suite à l'incurie de certains responsables, victime d'une hépatite C, provoquée par une transfusion de sang, rejoignant ainsi dans la mort, son frère Roger BRANDENBURGER, également ancien de la Brigade puis de la section « M » de l'Amicale, prédécédé en 1972.

Le téléphone de camarades du secteur pyrénéen ne répondant point, la section « S-O » n'a pu être représentée lors des obsèques. Une plaque commémorative a été envoyée sans délai et le nom de

Georges BRANDENBURGER, associé, lors de la commémoration du 16 juillet à Marsaneix, à celui des neuf victimes, à l'appel de la minute de recueillement.

Que son épouse et son fils auxquels nous adressons nos condoléances attristées, soient assurés qu'il continuera à vivre dans notre souvenir.

Raymond BERGDOLL

Henri MAURICE, décédé le 13.7.1995 à Pierrevillers (57)

Le doyen de la section Moselle, Henri MAURICE, nous a quittés le 13 juillet 1995 à l'âge de 87 ans, après une courte hospitalisation vraisemblablement due aux fortes chaleurs.

Ancien adjudant du Bataillon Metz (Cie Kléber), MAURICE avait été sous-officier de Cavalerie avant la guerre. Veuf depuis 1981, il vivait seul à Pierrevillers. Il avait, en mai 1995, eu les honneurs de sa commune en tant que son doyen. Homme discret et affable, MAURICE ne manquant aucune réunion de la Section, souvent accompagné de son fils Fabien, aimant se retrouver parmi ses anciens camarades et partager de vieux souvenirs. Il avait encore eu la joie d'être parmi nous à l'A.G. à Heudicourt, le 19 mai 1995.

Malgré la période des vacances, la Section M avec son drapeau était encore bien représentée pour assister aux obsèques de notre ami et lui rendre un dernier hommage.

A ses deux filles et à son fils, le Comité et tous les anciens adressent leurs condoléances émues et sincères et les assurent de la fidélité de leur souvenir pour leur camarade.

(C.M.)

Madame Léonie HIRTH, décédée le 8.11.1995 à Strasbourg

La défunte était l'épouse de notre camarade Julien HIRTH, depuis leur mariage en 1954. Ses obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité. La section du Bas-Rhin et toute l'Amicale adressent à leur camarade éprouvé l'expression de leurs plus sincères condoléances.

(B.M.)

Paul MEYNARD, décédé pendant l'été à Saint-Pantaly-d'Ans (24)

Un article paru dans *Sud-Ouest*, il y a quelque temps déjà, sous l'intitulé : *Saint-Pantaly-d'Ans (Dordogne) Paul MEYNARD n'est plus* nous apprend sans plus que ce dernier était décédé dans sa soixante-seizième année, puisqu'on le disait né le 10 octobre 1919, au « Goulet », dans la commune précitée.

De la classe 39/3, incorporé au dépôt d'artillerie n° 402, vers le 10 juin 1940, il ne connut guère les vicissitudes de la retraite et des marches forcées, puisque l'armistice fut demandé par PETAIN, dès le 17 du même mois, un armistice prélude à sa démobilisation, le 31 juillet 1940.

Dès juin 1944, Paul MEYNARD intégra le commando « Verdun », participa à la libération de la Dordogne, puis aux combats de Bois-le-Prince et de Ramonchamp, fin septembre et octobre 44. Vraisemblablement son itinéraire avec la B.A.L. s'arrêta à Remiremont ; ceci expliquerait qu'il n'ait jamais fait partie de notre Amicale.

Marié le 2 mars 1946, il laisse, après une vie de labeur vouée à la terre, une veuve, quatre enfants et des petits-enfants auxquels nous présentons nos sincères condoléances.

(R.B.)

Jean SEGER, décédé le 6.12.1995 à Strasbourg

Vingt ans après la lourde épreuve du décès prématuré de son épouse, notre camarade Jean SEGER s'est éteint à son tour, âgé de 73 ans, au terme d'une série implacable de maladies de plus en plus invalidantes. Il avait fréquemment dû être hospitalisé pour de longs séjours et, depuis 1994, vivait dans un établissement de long séjour avec soins, son état ne permettant plus le maintien à son domicile. Le téléphone lui permettait de suppléer à la rareté des visites qu'avait causée l'éloignement de cet établissement. Avec ses interlocuteurs, Jean SEGER refusait les consolations avec une énergie égale à celle de son culte de la mémoire de

son père fusillé en 1943 et de celle, inconsolable, de son épouse, décédée en 1977.

Evadé en 1941 d'Alsace annexée, Jean SEGER, comme d'autres Alsaciens et Lorrains en âge de porter les armes, avait trouvé refuge au 26ème Régiment d'Infanterie de l'Armée de l'Armistice, convaincu que celui-ci pourrait, un jour, reprendre la lutte contre l'occupant. Mais cet espoir fut déçu quand, en novembre 1942, ripostant au débarquement allié d'Afrique du Nord, la Wehrmacht occupa la zone jusque là non occupée, sans que bouge l'Armée de l'Armistice. A sa dissolution par les autorités de Vichy, ses cadres et ses hommes furent démobilisés. Mais Jean SEGER, comme André BORD ou Gustave HOUVER et bien d'autres, ne s'estima pas immobilisé pour autant. C'est ainsi que Jean SEGER et André BORD décidèrent de rejoindre l'Afrique du Nord en passant par l'Espagne. Partis de Bergerac, ils durent rebrousser chemin quand, faisant étape à Mirande dans le Gers, ils y apprirent que la Gestapo avait démantelé les relais suivants de leur filière d'évasion vers l'Espagne.

C'est à leur retour en Dordogne que Jean SEGER apprit la fin dramatique de son père condamné à mort par le Volksgerichtshof (cour de justice populaire) le 7 juillet 1943 et passé par les armes le 15 juillet 1943, en compagnie de 5 autres pionniers strasbourgeois de la résistance.

Sous une fausse identité procurée par notre camarade Lucien SCHNEIKERT (alias DUMOULIN), alors archiviste du commissariat de police de Bergerac, Jean SEGER put occuper un emploi de couverture à la poudrerie de Bergerac, tout en appartenant bientôt à la phalange clandestine combattante constituée avec d'autres anciens du 26ème R.I. (Jean AUSTIN, dit Le Rouquin - André BORD, dit Le Bronzé - Jean CLAUS, dit L'Alouette - Raymond WINTER, dit Raoul...) qui fut l'un des noyaux de la Centurie Verdun du GMA-Sud). Mais c'est avec la Centurie Bir-Hakeim, recrutée dans le Bergeracois que Jean SEGER participa aux combats du maquis, en particulier à celui d'Atur le 15 août 1944 où tombèrent sept de ses camarades. C'est ainsi que, à la création de la Brigade Alsace-Lorraine, en septembre 1944, il partit avec le commando BARK, héritier de cette Centurie. C'est dans ses rangs qu'il participa à tous les combats de la Brigade dans les Vosges et en Alsace.

Après la dissolution de la Brigade, Jean SEGER fut un des membres fondateurs de la Section du Bas-Rhin de l'Amicale, dont depuis l'origine il

fut le Trésorier. A son invitation, le bureau de cette section s'est réuni pendant près de 20 ans à la Brasserie de la Tête Noire (quai des Pêcheurs à Strasbourg) dont sa mère avait poursuivi l'exploitation après l'arrestation et l'exécution de son époux. Dans sa fonction de trésorier, il apportait un soin scrupuleux pour assurer le bon fonctionnement de l'Amicale, admettant mal la négligence de certains anciens de s'acquitter de leurs cotisations. La maladie le contraignit à s'en démettre en 1988, tout en demeurant membre du bureau de la section et se tenant au courant de toutes les activités de la section.

Une délégation d'anciens avec le drapeau de la section du Bas-Rhin lui a rendu un hommage fervent, lors de ses obsèques, qui ont eu lieu le 14 décembre 1995 dans la petite chapelle du Cimetière Nord à Strasbourg-Robertsau.

(B.M.)

Madame Noélie DUBOST, décédée le 12.10.1995 à Périgueux

Fortuitement, nous avons eu connaissance du décès, à l'âge de 81 ans, de Madame Noélie DUBOST, née COSTE, Croix du Combattant.

Elle était une de ces fortes et nobles figures symbolisant la Résistance parallèle en Dordogne, qui ravitaillaient ou qui camouflaient, à l'occasion, les combattants de l'ombre, risquant leur vie, par leurs actes, au même titre que ces derniers.

Madame Noélie DUBOST était née le 24 décembre 1914 à Vergt et s'était mariée dès mars 1932 avec Monsieur Abel DUBOST, de Chalagnac, d'une famille d'agriculteurs comme elle-même. Rien d'étonnant à ce que le couple ait élu domicile dans une petite ferme de Chalagnac, bien au chaud au milieu des bois, pour faire fructifier leur train de culture et leur petit élevage, ce qui permit à tous deux de venir puissamment en aide aux maquisards du secteur, principalement à INNOCENTI et ses hommes qui leur gardèrent toujours un souvenir reconnaissant.

Monsieur DUBOST, décédé il y a une douzaine d'années déjà, eut la fierté de recevoir à Durestal, en mai 1972, sur cette estrade de fortune où avaient pris place, entre autres, André MALRAUX, André BORD, Pierre BOCKEL, Bernard METZ et ANCEL, le diplôme d'honneur pour services exceptionnels rendus.

Madame DUBOST continua quelques années durant à travailler la terre avant de se retirer, malade à Périgueux, chez son fils, au domicile duquel elle s'est éteinte, le 12 octobre dernier.

A son fils, son petit-fils, ses deux arrière-petits enfants et à toute la famille, nous exprimons nos condoléances attristées.

(R.B.)

Pierre BOCKEL, décédé le 13.8.1995 à Strasbourg

De là où il espérait être, notre ami probablement désapprouve la place que notre bulletin donne à son décès, car il avait un sens profond de l'éminente dignité de chacun, ce qui devrait valoir à tout défunt une égale considération pour ce qu'il fut lui-même et pour ce qu'éprouvent les siens. Mais notre ami peut certainement aussi lire en nos coeurs notre désir de nous ressourcer dans sa mémoire. Aussi avons nous tenu à réunir dans ce numéro du bulletin tant les échos donnés par la presse au décès et aux obsèques de notre ami, que les témoignages de quelques-uns de ceux qui ont partagé des moments importants de sa vie.

Les dernières dix années de la vie de Pierre BOCKEL ont été jalonnées d'accrocs de santé sérieux dont, à l'exception du tout dernier, il put toujours réchapper. En mai 1995, une nouvelle hospitalisation l'avait empêché de participer au Congrès national de notre Amicale à Heudicourt-sous-les-Côtes d'où nous lui avons adressé des voeux de rétablissement. En juin, il avait pourtant eu la permission d'aller en convalescence dans sa maison de Montbrun, près du Mont-Ventoux, pour laquelle il avait une prédilection. Mais son état s'y était bientôt aggravé au point qu'il dut être rapatrié aux Hospices Civils de Strasbourg. Il y fut opéré dans les meilleures conditions. Les suites opératoires furent d'abord satisfaisantes, mais à partir de mi-

juillet son état se dégradait jusqu'à rejeter toute nourriture et à ne reconnaître qu'avec effort ses visiteurs. Début août, il apparut qu'une issue fatale semblait inéluctable.

Bien que lui tenant des propos optimistes, ses visiteurs purent dès lors comprendre à ses quelques mots, à ses regards et à ses poignées de main qu'il se préparait au grand passage en toute conscience et quiétude. Et quand un prêtre ami lui proposa le « sacrement des malades », c'est avec humour qu'il acquiesça, disant : « Mais c'est une excellente idée... » Aussi est-ce sans surprise que, au matin du dimanche 13 août, on apprit que Pierre BOCKEL était décédé vers la fin de la nuit.

Le jour même, la nouvelle fut sur les antennes de Radio-France et de FR3-Alsace. Et le lendemain paraissaient deux grands articles, l'un d'un journaliste strasbourgeois dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace*, l'autre d'un journaliste mulhousien dans le quotidien *L'Alsace*, donnant toute la mesure de l'événement par leurs titres : *L'Alsace en deuil : Pierre BOCKEL, aumônier de la liberté* pour le premier, *Pierre BOCKEL est mort*, pour le second.

Les obsèques ont eu lieu le jeudi 17 août : messe des funérailles, le matin, en la cathédrale de Strasbourg ; inhumation, l'après-midi, au cimetière de Thann. A la messe des funérailles présidée par Mgr BRAND, archevêque de Strasbourg, celui-ci rappela dans son homélie que Pierre BOCKEL avait fait, le 17 décembre 1944, l'homélie de la messe de réouverture de la cathédrale après 5 ans de suppression du culte. Aucun discours n'avait été autorisé par la famille. Toutefois, immédiatement après l'homélie de l'archevêque, lors de la Prière Universelle, des invocations furent successivement dites :

- au nom de sa famille, par M. Laurent Kammerer, l'un des neveux du défunt ;
- au nom de ses partenaires des rencontres oecuméniques, par M. Michel HOEFFEL, président de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine que l'archevêque avait pris à ses côtés pendant

la célébration de même que M. Antoine PFEIFFER, président de l'Eglise Réformée d'Alsace et de Lorraine ;

- au nom de ses anciens paroissiens de la cathédrale, par M. Jean FEIX ;
- au nom des anciens étudiants de l'aumônerie universitaire, par Mme Jeannette BOULAY ;
- au nom des anciens de la Brigade Alsace-Lorraine par Bernard METZ.

L'invocation dite au nom des anciens de la Brigade fut :

Seigneur, Tu as permis à Pierre BOCKEL, d'être avec les autres pasteurs et prêtres de la Brigade Alsace-Lorraine les porteurs de ton message d'amour auprès de leurs camarades combattants, chrétiens ou non-chrétiens, croyants ou agnostiques :

*Au nom des mourants dont ils ont apaisé l'agonie,
au nom des blessés dont ils ont accompagné les souffrances,
au nom des survivants dont ils ont consacré la fraternité,
Seigneur, nous Te rendons grâces...*

Dans la nef de la cathédrale, immédiatement derrière les autorités civiles et militaires, aux premiers rangs d'une immense assistance, une quarantaine d'anciens de la Brigade étaient présents, dont en particulier le pasteur Fernand FRANTZ, venu tout exprès de Toulouse, Gustave HOUVER et Camille MARING, venus l'un de Thionville, l'autre de Metz. Bas-rhinois et Haut-rhinois étaient presque à égalité, parmi eux Charles PLEIS et son épouse, venus de Colmar et Edmond FISCHER rentré spécialement de sa villégiature dans la Drôme. Aux anciens de la Brigade s'étaient joints, dans une démarche de chaleureuse fidélité, le maire de Froideconche et Madame PASSARD ainsi que le Curé de Froideconche qui avaient tenu à faire paraître, au nom de la commune, un faire-part dans le journal *L'Est Républicain* du mardi 16 août. Sur les marches du choeur, les drapeaux des sections du Bas-Rhin et du Haut-Rhin étaient portés par Raoul BURGER et René DENZER.

Après un repas fraternel au mess des officiers de Strasbourg, les Haut-rhinois se rendirent à Thann pour l'inhumation. Ils y furent rejoints par le pasteur Paul WEISS venu de sa paroisse de Fellingring. Il joignit son adresse

au dernier *A Dieu* animé par l'abbé Jean KAMMERER qui avait été le condisciple de Pierre BOCKEL au séminaire universitaire de Lyon, avant de devenir vicaire à Montbéliard en 1943, d'où il fut déporté à Dachau. L'Épître et l'Évangile lus devant la tombe furent ceux choisis par Pierre BOCKEL, quelques mois plus tôt, pour la messe du 50ème anniversaire de la libération de Thann. L'adresse de notre ami Paul WEISS fut :

*Nous te remercions pour ton authentique fraternité,
fraternité de service que nous avons pu vivre ensemble
dans toutes les circonstances de nos engagements.
Nous te remercions pour les offices oecuméniques
en la crypte de la cathédrale de Strasbourg,
célébrations témoins non seulement d'une profonde aspiration réciproque,
mais signe déjà d'une réalité spirituelle acquise avec certitude dans la foi,
l'espérance et l'amour.*

A ses côtés se tenait une délégation de la section du Haut-Rhin : J. BLAES, J.P. BURGER (secrétaire général de l'Amicale), R. DENZER (et le drapeau de la section), P. ERNST (Président de la section), R. HOLBEIN, R. MARTIN, M. OFFENSTEIN ainsi que les épouses de plusieurs d'entre eux. De nombreuses personnalités haut-rhinoises et thannoises s'étaient jointes à la famille et aux amis du défunt.

Né le 3 octobre 1914, Pierre BOCKEL avait fêté son 80ème anniversaire en octobre 1994. Pour son 81ème anniversaire, ses anciens de l'aumônerie universitaire se sont retrouvés le 14 octobre 1995 en l'église du Christ-Ressuscité, siège de cette aumônerie dans le quartier de l'Esplanade. A l'issue de la messe célébrée en sa mémoire, des agapes fraternelles ont réuni les participants. Il leur fut distribué le texte des souvenirs de la rencontre de Pierre BOCKEL avec Bernard METZ, évoqués par celui-ci pour la fête du 80ème anniversaire en 1994. On trouvera ce texte parmi ceux d'autres souvenirs et témoignages dans la dernière partie du présent numéro du bulletin. Si d'autres témoignages parvenaient à la rédaction d'ici le 1er mai 1996, ils pourraient être publiés dans le numéro devant paraître vers le 1er juillet.

(B.M.)

Pierre BOCKEL
3 octobre 1994
EVOCATIONS POUR SES 80 ANS

Moins d'un an après avoir entouré Pierre Bockel pour son 80ème anniversaire, ses amis se sont retrouvés le 17 août 1995 pour ses obsèques solennelles en la cathédrale de Strasbourg. Ils se retrouvent de nouveau le 14 octobre pour une eucharistie fraternelle en sa mémoire. Pour la raviver, ils ont souhaité disposer, entre autres, de l'évocation faite pour son anniversaire en octobre 1994 par Bernard Metz.

Pierre Bockel est né le 3 octobre 1914 à St Amarin, l'une des rares communes du Haut-Rhin que, dès août 1914, avait libérées le bond en avant des troupes françaises descendues de la frontière des Vosges. Elles avaient poussé jusqu'à Vieux-Thann. La ville de Thann où habitaient les parents de Pierre Bockel se trouvait donc dans les lignes françaises, tout près des lignes allemandes. A deux mois de la naissance de leur enfant, ses parents s'en éloignèrent, Madame Bockel trouvant refuge à St Amarin, tandis que son mari s'engageait dans l'armée française.

De son enfance, de sa jeunesse et de ses études jusqu'à son ordination, Pierre Bockel a écrit de très belles pages dans *L'Enfant du rire*. Je suis incapable d'en dire plus.

Nos souvenirs communs débutent un après-midi de la deuxième quinzaine de novembre 1942, au Séminaire universitaire de Lyon situé sur la Colline de Saint-Just, soeur jumelle de celle de Fourvière, dominant ensemble la ville. Pierre Bockel y terminait sa préparation à la prêtrise, interrompue par la guerre en 1939-40.

J'étais arrivé le 6 novembre 1942 à Lyon, venant de Clermont-Ferrand où j'avais fait mes 2ème et 3ème années de médecine. Le soir précédant mon départ de Clermont-Ferrand, le hasard me fit rencontrer, place Gaillard, une Strasbourgeoise, fille du peintre Ledoux, que j'avais vue quelquefois à Strasbourg. Elle-même venait de Lyon où elle avait commencé ses études dentaires, les poursuivre à Clermont-Ferrand où était réplé l'Institut dentaire de l'Université de Strasbourg. Elle me dit : « *A Lyon, allez tout de suite voir Pierre Bockel au Séminaire universitaire, car il fait tout ce qui se doit en ce moment...* »

Cette suggestion me fut répétée quelques jours plus tard par Marc Dorner que je connaissais depuis 1936 au Lycée Fustel de Coulanges où nous avions participé à l'animation d'une section de J.E.C., interne à l'établissement. Il était, comme moi, étudiant à la Faculté de Médecine de Lyon. C'est lui qui m'indiqua comment montrer « patte blanche » pour être reçu par Pierre Bockel.

* *
*

Entre mon arrivée à Lyon et ma première visite à Pierre Bockel avaient eu lieu : le 8 novembre, le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord ; le 10 novembre, l'invasion par la Wehrmacht de la zone jusque là dite « non-occupée », y compris Lyon. Arrivant au Séminaire universitaire, j'y vis une forte marque de la présence allemande, car l'esplanade le bordant vers les Monts du Lyonnais était encadrée par les 4 pièces d'une batterie antiaérienne de 88 mm, entourées chacune par ses servants. Et pourtant, on y voyait des séminaristes en

soutane, par groupes de trois - comme alors de règle - en arpenter la longueur, peut-être pour affirmer leurs droits sur le terrain.

Conduit au parloir où attendait déjà un autre visiteur, je le reconnus sans peine : c'était Henri Meck, député-maire de Molsheim. Je lui avais été présenté quelques années plus tôt par mon oncle Paul Guri, médecin et maire d'Urmatt, qui fêtait son anniversaire auquel avaient aussi été conviés quelques autres élus de l'arrondissement de Molsheim. Bien plus tard, j'appris par Pierre Bockel qu'il était venu chercher de l'aide pour échapper aux pressions des autorités allemandes et de leurs acolytes alsaciens qui tentaient de convaincre les parlementaires alsaciens et mosellans réfugiés en zone jusqu'alors non-occupée, de retourner en Alsace et Lorraine annexées pour y soutenir par leur ralliement quelques transfuges de leurs formations politiques d'avant 1940.

Quand Pierre Bockel vint chercher Henri Meck, il me demanda de patienter. Mais je ne fus pas longtemps seul dans le parloir. Bientôt entra un Strasbourgeois que j'avais un peu connu au Lycée Fustel de Coulanges et que j'avais rencontré, quelques jours plus tôt, à la Faculté de Médecine de Lyon où, comme moi, il complétait ses études médicales par un stage dans un laboratoire de recherche, situé d'ailleurs sur le même pallier que celui où j'étais accueilli. Il s'appelait Jean Schwartz et accompagnait un sexagénaire dont la barbe, la coiffure et l'habit noir signaient l'état de rabbin. C'était le Grand Rabbin de France, Isaïe Schwartz, oncle de son accompagnateur. Il venait demander au directeur du Séminaire universitaire, le Père Girard, un Sulpicien dont il connaissait l'opposition résolue au nazisme, de persuader quelques prélats français de rompre leur silence sur l'antisémitisme vichyssois et les persécutions allemandes imminentes.

Quand vint mon tour, Pierre Bockel accompagné de Jean Kammerer, séminariste comme lui, m'entraîna sur l'esplanade en l'arpentant pendant une heure sous l'oeil débonnaire des artilleurs allemands. C'est donc presque entre terre et ciel que nous avons commenté les événements récents, les motifs nouveaux d'espérer la défaite allemande, et le passage prévisible de la résistance spirituelle à des actions plus musclées.

Dans cette perspective, nous fîmes le tour de nos relations parmi les Alsaciens et Lorrains réfugiés en zone jusque là non-occupée, en particulier ceux que nous avons connus dans les mouvements de jeunesse catholiques et protestants : scoutisme, JEC, JOC, UCJG... La plupart d'entre eux, après avoir opté déjà pour la résistance spirituelle, seraient certainement prêts à affronter plus directement l'adversaire, comme l'avaient déjà fait quelques-uns d'entre eux. Aussi Pierre Bockel proposa-t-il de m'introduire auprès des chefs d'un mouvement de résistance alsacien dont le PC arrière était aux environs de Lyon, pour mettre à leur disposition le réseau de mes relations dans les principales zones de refuge des Alsaciens et Mosellans.

Cette visite eut lieu fin janvier 1943. Je rejoignis Pierre Bockel sur un quai de la Saône d'où partait une ligne de tramway suburbain, surnommé « Train bleu » en raison de la couleur de ses véhicules. Il reliait Lyon à Neuville-sur-Saône par la rive gauche du fleuve. Nous descendîmes du train à l'arrêt desservant le village de Couzon-au-Mont-d'Or situé sur l'autre rive. Aussitôt après la traversée du pont, nous nous trouvâmes devant une grande bâtisse, plutôt isolée, aux murs aveugles jusqu'au 1er étage. Sur la porte, une plaque de cuivre : « Maison St Raphaël ». C'était une maison de retraite tenue par des religieuses. Celle qui vint ouvrir dit aussitôt : « *Monsieur l'Abbé, vous êtes attendu par Monsieur Paul* » puis nous conduisit à travers la grande cour de l'établissement jusqu'à l'aile où logeait avec sa famille l'un des deux chefs du mouvement. Ils étaient l'un de Thann, l'autre de St Amarin, et tous deux d'anciennes connaissances de Pierre Bockel.

Le plan que nous avons échafaudé parut les intéresser, à tel point qu'ils me proposèrent d'en entreprendre la réalisation, m'intégrant aussitôt à leur mouvement par un serment de « discrétion et de fidélité » qu'ils me firent prêter sur un petit drapeau tricolore sorti de la poche de l'un d'eux.

Pendant notre trajet de retour, Pierre Bockel était partagé entre la satisfaction de l'étape franchie et le regret de m'avoir laissé m'engager solennellement envers des hommes dont il soutenait l'action présente, mais dont les options politiques d'avant 1940 (Action Française pour l'un, autre ligue d'extrême droite pour le second) étaient bien loin de la démocratie chrétienne à laquelle adhérait la famille Bockel.

* *
*

Les déplacements à travers la Zone Sud qu'impliquait ma mission de prospection et de liaison espacèrent mes rencontres avec Pierre Bockel jusqu'au jour de son ordination sacerdotale dans la basilique de Fourvière ; le 24 juin 1943 par Mgr Heintz, évêque de Metz. De cette ordination, la seule à laquelle j'aie assisté, il me reste le souvenir indélébile des ordinands allongés, la face contre terre : à chaque question posée, à chaque réponse donnée, j'en ressentais le sens profond pour Pierre Bockel et Jean Kammerer.

Dans l'après-midi, des amis lyonnais avaient organisé autour d'eux une petite réception dans un restaurant proche de la gare de Perrache. Pierre Bockel y reçut, entre autres cadeaux, une patène avec la devise *Ut omnes sint unum*, prémonitoire de sa démarche oecuménique.

M'étant attardé dans ce cercle chaleureux, je ratai le train par lequel je devais partir à 18 heures pour Clermont-Ferrand où j'étais attendu pour la nuit par des camarades logeant à la Gallia. Ce contretemps fit que j'échappai à la rafle de la Gestapo qui, cette nuit là, conduisit en déportation tous les occupants de ce foyer d'étudiants alsaciens et lorrains.

C'est pourtant tout près de Clermont-Ferrand que je revis bientôt Pierre Bockel quand il vint à Royat où était replié le Grand Séminaire de Strasbourg, saluer son directeur, le futur évêque de Strasbourg, Mgr Elchinger. De là, il alla se mettre à la disposition de l'évêque lui-même, Mgr Ruch, réfugié depuis juin 1940 à Trélissac, dans la banlieue de Périgueux. Celui-ci l'affecta à l'aumônerie des réfugiés de la région de Toulouse-Auch-Pau.

A Trélissac, Pierre Bockel rencontra l'Abbé Paul Held qui avait été professeur de religion au Lycée Fustel de Coulanges avant 1939 et avait pu reprendre cette fonction à l'Erwin von Steinbach Gymnasium en 1940. Il y avait tenté de défendre l'essentiel jusqu'à l'été 1942 où il dut fuir clandestinement à travers les Vosges. Son expérience de la situation en Alsace et sa connaissance de la langue allemande lui permirent de collaborer efficacement avec Pierre Bockel à l'exploitation de l'abondante documentation en provenance d'Alsace, sur laquelle se fonda la rédaction du Cahier du Témoignage Chrétien *Alsace et Lorraine, terres françaises* qu'il entreprit dès son installation à Toulouse en août 1943.

Dans *L'Enfant du rire*, Pierre Bockel décrit avec émotion ce que cette entreprise a représenté pour lui et pour l'équipe assurant la publication et la diffusion des Cahiers, en particulier Fernand et Raymonde Belot qui, arrêtés en mars 1944, devaient être en juin 1944, l'un fusillé à Lyon, l'autre déportée en Allemagne d'où elle eut la chance de revenir vivante.

On n'a jusqu'ici pas assez fait valoir l'importance de cette publication clandestine, revue exhaustive et structurée de l'abondante documentation parvenue d'août 1940 à août 1943 en Zone Sud grâce aux filières de la résistance, aux passeurs de prisonniers de guerre et aux Alsaciens autorisés à voyager pour affaires.

Le numéro de 96 pages de 3000 caractères chacune est un véritable « Livre blanc » de l'annexion de l'Alsace et de la Moselle. Ces 60.000 exemplaires furent imprimés et diffusés clandestinement dans toute la Zone Sud et quelques villes de Zone Nord, en particulier dans de nombreux services officiels (évêchés, mairies, préfectures, rectorats, cabinets ministériels à Vichy), en décembre 1943. Dès lors plus aucune autorité ne pouvait ignorer le sort réel fait à l'Alsace et la Moselle et qui culminait dans l'incorporation de force et l'engagement de ses victimes sur tous les fronts tenus par la Wehrmacht

* *
*

Toujours en soutane, mince et souriant, ne se cachant jamais, Pierre Bockel avait indubitablement la « baraka », bénédiction qu'il rayonnait sur tous ceux qui l'approchaient, peut-être parce que son engagement dans la résistance avait reçu celle du Cardinal Saliège, archevêque de Toulouse.

De juin à août 1944, il fut dans le maquis de Garac, entre les vallées de la Save et de l'Arsène, aux côtés de Charles Pleis, officier d'active, chef du groupe toulousain de notre mouvement de résistance alsacien. Il y faisait venir progressivement nos volontaires, selon les possibilités de les armer. Ce maquis, bien que durement attaqué à plusieurs reprises, fut le noyau du bataillon formé dans cette région.

Pendant ce temps, j'étais aussi dans un maquis, 200 km plus au nord, aux confins du Lot, de la Dordogne et de la Corrèze, d'où je ne redescendis, à L'Isle-Jourdain, puis à Toulouse que les 20 et 27 août pour préparer la réunion du bataillon toulousain avec celui formé dans les maquis de Dordogne sous le commandement d'Ansel-Diener, réunion qui allait constituer peu après la Brigade Alsace-Lorraine.

Lorsque, au moment de la création officielle de celle-ci, j'annonçai aux cadres du bataillon formé dans la région de Toulouse que le Colonel Berger, nommé au commandement de la Brigade était, en réalité, André Malraux, les reproches fusèrent, arguant de sa réputation d'allié des Communistes en Indochine et en Espagne. A mon argument de l'animosité à son égard des chefs de la résistance communiste dont j'avais été proche dans le Lot, Pierre Bockel ajouta celui, qui l'emporta, de l'extraordinaire opportunité historique et aussi, dirait-on aujourd'hui, médiatique que représentait l'engagement d'un tel personnage au service du projet incarné par notre mouvement.

De septembre 1944 à mars 1945, Pierre Bockel fut, avec le Père Bonnal, jésuite, l'un des deux aumôniers catholiques de la Brigade, tandis que les aumôniers protestants étaient Fernand Frantz et Paul Weiss. C'est dans un esprit déjà oecuménique qu'ils accomplissaient leur mission non seulement auprès des blessés et des mourants, mais aussi auprès des vivants dans l'esprit desquels le sens profond de leur combat contre l'injustice devait être préservé des tentations de la reconquête.

Mais, outre ces aumôniers en titre, il y avait parmi les combattants de la Brigade, trois prêtres, le capitaine Dufay, le lieutenant Roncon, le sous-lieutenant Maurel, ce qui valut bientôt à la Brigade le qualificatif de « Très Chrétienne » dont l'auteur semble avoir été l'écrivain camisard André Chamson, à moins que cela n'ait été le commandant en second de la Brigade, Pierre Elie Jacquot, officier de bonne souche républicaine et laïque.

* *
*

Après la guerre, Pierre Bockel devenu aumônier universitaire vint habiter en 1948 au rez-de-chaussée de la maison où je m'installai avec ma famille trois ans plus tard. Bien que voisinant ainsi pendant 20 ans, nous ne nous rencontrions que rarement, car nos emplois du temps ne coïncidaient pas. Sa présence toutefois était manifestée par la fumée de sa pipe et des cigarettes de ses nombreux visiteurs. Pourtant, c'est grâce à cette proximité que nous pûmes nous concerter rapidement sur nos positions dans quelques grands débats de l'histoire récente : en 1953, le procès des Waffen S.S. alsaciens poursuivis pour leur présence au massacre d'Oradour-sur-Glane ; en 1954, le projet prématuré de Communauté européenne de Défense ; en 1956, le mot d'ordre équivoque de « Algérie Française » ; en 1958, la prise de pouvoir par le Général de Gaulle et le retour d'André Malraux au gouvernement ; en 1968, les « signes dans la nuit » de la révolte étudiante. Dans tous ces cas, nous avons été, ainsi que la plupart de nos amis, d'accord sur l'essentiel.

Reste maintenant à évoquer ce que j'ai perçu de la *complicité* selon le mot qu'ils affectionnaient tous deux, qui s'instaura entre André Malraux et Pierre Bockel. Celui-ci l'a lui-même analysée dans de nombreux textes et André Malraux en a donné sa version dans sa préface à *L'Enfant du rire*.

Quant à moi, j'ai pu voir comment, à partir de septembre 1944, l'observation réciproque d'abord défiante devint respectueuse, dès qu'elle se fit au bord des tombes de Froideconche. Elle devint confiance et confiance, lorsque André Malraux, revenu des obsèques de sa compagne des années de guerre, tombée sous un train en Corrèze, chercha à surmonter son désarroi. Et puis, il y eut l'homélie de Pierre Bockel, le 17 décembre 1944, lors de l'impressionnante messe de réouverture de la cathédrale de Strasbourg, encore sous le feu de l'ennemi, cérémonie qu'André Malraux vécut avec exaltation.

Aussi ne fûmes-nous pas étonnés de ce que, en mars 1948, à l'issue de son mariage civil avec la veuve de son frère Roland, mort en déportation, célébré à Riquewihr, il demande à Pierre Bockel de dire, le lendemain, dans la crypte de la cathédrale de Strasbourg, une messe aux intentions des morts de la Brigade, messe à laquelle il viendrait assister avec son épouse, sans aucun doute pour placer leur union dans une perspective plus haute.

Ce fut enfin, le 23 mai 1961, près de Beaune, le double accident mortel de Gauthier et Vincent, les fils qu'André Malraux avait eus de sa compagne des années de guerre. Dès que Pierre Bockel en eut reçu la nouvelle, nous cherchâmes comment lui permettre d'arriver à Beaune en même temps qu'André Malraux, pour être à ses côtés quand il reconnaîtrait les corps de ses fils. Il y parvint en avion-taxi et demeura près d'André Malraux jusqu'à la fin des obsèques au cimetière parisien de Charonne.

De la suite des relations de Pierre Bockel et d'André Malraux, on a beaucoup écrit. Il reste que c'est du « prêtre selon l'Évangile » qu'il a reçu le témoignage.

C'est aussi du « prêtre selon l'Évangile » qu'ont été pénétrés tous ceux qui ont fait route avec lui depuis son ordination.

C'est à lui que nous disons notre joie de fêter ses 80 ans et notre souhait de pouvoir le faire encore *ad multos annos*.

FRANCE

prends garde de
perdre ton âme

IV

Alsace et Lorraine

Terres Françaises

etc

Éditions du
Témoignage Chrétien

Octobre - Décembre
1943

Fac simulé d'un message du maquis signé Pierre BOCKEL

Recu 13.8.44
 Veuillez faire bon accueil
 au ~~porteur~~ chef, porteur de
 ce mot. -
 Il importe que tous vos
 gens rejoignent immédiate-
 ment. Le moment est
 venu !!!
 Bien amicalement
 A toi & revs Bockel

Veuillez faire bon accueil au (mot barré) chef, porteur de ce mot. Il importe que tous vos gens rejoignent immédiatement. Le moment est venu !!! Bien amicalement - Abbé Pierre BOCKEL.

Ce message fut remis le 13 août 1944 par l'adjudant-chef HAHN au père de notre camarade Paul ERNST, chargé du recrutement des Alsaciens et Lorrains dans le canton de Fleurance (Gers) à 40 km du maquis où le signataire se trouvait aux côtés de son chef, Charles PLEIS.

L'ADIEU DE CHARLES PLEIS

Ce jeudi 17 août 1995

Nous venons d'assister, Mariette et moi, aux obsèques de Pierre BOCKEL, en la cathédrale de Strasbourg. Dans son oraison, Monsieur BRAND a cité ce que Pierre a dit lui-même de sa consécration. Au cours d'une terrible nuit d'insomnie, il a lutté de toutes ses forces pour défendre sa liberté, son droit à un foyer, une famille, des enfants mais au petit matin, DIEU a triomphé. PIERRE a rendu les armes et répondu à l'APPEL. La décision prise, il a ressenti une paix profonde celle du RENONCEMENT. Je crois que ce renoncement a dû être renouvelé chaque jour !

Pendant que se succédaient les diverses phases de la cérémonie, je me suis senti soudain revenu de quelque cinquante et une années en arrière, au début de la formation du Maquis de Garac, en 1944.

Pierre et moi étions alors inséparables, parcourant les bois et la plaine, en dissertant sur tous les sujets : les religions, le sacerdoce, la famille, les enfants, les carrières, l'occupation, la reconquête, l'Alsace et son rachat, etc. Bien vite, je m'aperçus qu'il manquait quelque chose à mon ami ! Pour des raisons de sécurité, il n'avait pas pu continuer à partager la vie du Curé de Garac. Pour la même raison, il voulait que nous l'appelions Pierre ou Pierrot et non Monsieur l'Abbé.

En fin de compte, nous sommes allés, tous les deux, en rasant les murs, voir Monseigneur SALIEGE, à l'évêché à Toulouse. Ce dernier a fortement approuvé et encouragé la démarche de Pierre dans la Résistance ; mais, lui a-t-il ajouté, il ne pourrait pas le couvrir officiellement. Puis il lui fit remettre « un nécessaire d'aumônier de campagne », c'est-à-dire un autel portatif contenu dans une musette spécialement taillée et cloisonnée.

Dès lors, tous les matins, et j'étais le plus souvent avec lui, Pierre « disait sa messe ». Il choisissait un endroit isolé et, si possible, couvert : une chapelle, une grange, mais quelquefois il devait se contenter d'un calvaire au bord d'un champ.

Moi, le Parpaillot, je me tenais à l'écart, ne voulant en rien troubler l'oeuvre de Foi de mon ami.

Avant de commencer, Pierre avait l'apparence d'un homme fatigué, la tête penchée, les épaules légèrement voûtées, le regard doux mais terne et triste. A le voir, il semblait plier sous le poids d'une humanité souffrante. Agenouillé, en soutane, il ne payait guère de mine. Il sortait, un à un, les objets du culte de leur musette et les disposait sur son petit autel de campagne. Il baisait, puis mettait l'étole et se recueillait. Venait alors la célébration de la messe proprement dite.

Au fur et à mesure que se succédaient les divers actes de la liturgie, Pierre se transformait. sa stature, ses épaules, sa tête, peu à peu, se redressaient. Même les plis de sa soutane, en suivant les mouvements du corps, s'ordonnaient

harmonieusement... Puis venait la méditation qui pouvait durer une bonne vingtaine de minutes et même davantage.

Pour moi, toujours en observation dans mon coin, je me trouvais, quand tout était terminé devant un homme entièrement nouveau : son teint pâle avait repris des couleurs, son visage reflétait une paix intérieure profonde, le regard n'était que douceur et bonté. Il était lumière et me semblait l'image même de la Foi.

Pierre venait, une fois de plus, de mener le combat de Jacob et de l'Ange.

Aujourd'hui, avec le recul du temps, je crois bien que je me suis quelquefois, mais inconsciemment appuyé, comme par ricochet, sur cette Foi, pour y puiser l'énergie de tenir dans les moments difficiles de l'existence. J'ai beaucoup admiré, et même envié cette force spirituelle que me faisait défaut.

Plus tard, en Allemagne, quand notre petite Jacqueline se trouva à l'article de la mort, j'ai adressé à l'Abbé le télégramme suivant : « *Jacqueline se meurt stop n'ai plus d'espoir qu'en vos prières* ». Pierre est venu aux obsèques. Il était très affecté par cette perte. Il a dit à Mariette : « *J'ai beaucoup prié pour elle ; mais le Bon Dieu a été le plus fort, il avait besoin d'un ange* ».

Au fil du temps, nous n'avons plus eu de voies communes. La vie nous a séparés. La célébrité de l'un a pesé sur l'autre ; les contacts, par la force des choses, sont devenus très rares ; mais l'image de Pierre dans la guerre de l'ombre, ou lors des combats dans les Vosges et en Alsace même ne m'a jamais quitté. Elle est restée en moi, noble de franchise, de pureté et de lumière.

Mon retour dans le passé s'estompe. Les fastes de la cérémonie me ramènent dans la Cathédrale, au milieu des anciens de la Brigade Alsace-Lorraine.

Au moment de l'élévation, je ressens une étrange angoisse ; un cri - muet - vient étouffer le sanglot qui monte et m'étreint : Adieu Ami ! Adieu Pierrot !

Avec les anciens de la Brigade Alsace-Lorraine, le 25 novembre 1945, lors d'une célébration au cimetière de Froideconche (Haute-Saône)

Alt Rinck (Haut-Alain) (Photos archives DNA)



**SERMON PRONONCE A LA CATHEDRALE DE STRASBOURG
POUR LA CELEBRATION DE LA FETE DE SAINTE ODILE
LE DIMANCHE 17 DECEMBRE 1944
EN PRESENCE DE SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR RUCH
EVEQUE DE STRASBOURG**

Premier office célébré à la Cathédrale depuis la libération

Excellence,
Monsieur le représentant du gouvernement,
Mon Général,
Mes Chers Camarades,
Mes Frères,

C'est avec une grande émotion que tout à l'heure nous franchissions le seuil de cette cathédrale, et c'est avec une émotion accrue qu'à présent nous y célébrons tous ensemble le sacrifice de la messe en l'honneur de Sainte Odile, patronne de l'Alsace.

Nous accomplissons en cet instant un des gestes les plus magnifiques de l'histoire d'Alsace, un des gestes les plus éloquents de l'histoire de France. Depuis plus de quatre années ces voûtes séculaires ont cessé de résonner les voix priantes des chrétiens assemblés, d'accueillir les fumées odorantes de la cire et de l'encens, depuis plus de quatre années, et par la volonté de ceux qui viennent enfin de s'en aller, ce temple fut un tombeau ! Et ce vide ne devait-il pas en fin de compte symboliser dans l'esprit du paganisme nazi le tombeau même de la France chrétienne en Alsace ?

En faisant de cette cathédrale vivante un corps inanimé on s'est efforcé à l'encontre même de la vérité archéologique, de ne plus y voir qu'un vestige de l'art allemand. En vérité, le paganisme germanique pouvait-il s'exprimer autrement que par la mort.

Et voici qu'aujourd'hui nous nous sommes assemblés pour redonner à ce temple la vie, pour manifester bien haut que la cathédrale de Strasbourg est bien plus qu'un assemblage de poutres et de pierres, qu'elle est une prière, une prière vivante. Elle est la prière de ceux qui l'ont édifiée et ajourée, elle est la prière des générations qui se sont succédées sous ses voûtes antiques. Elle est faite de sacrifices, de sueur et de sang ; et elle est encore faite de la volonté et du sang de ceux qui, tous ces jours-ci, sont tombés pour l'arracher à ses fossoyeurs, pour la libérer de sa léthargie et lui rendre le souffle de la vie.

Il importait que pour accomplir ce geste vous fussiez entouré, Excellence, de ceux qui, avec vous, en exil ou dans le pays ont résisté, ont souffert, ont lutté, ont prié, pour que l'Alsace revive dans la liberté française, il importait que pour célébrer dans votre cathédrale retrouvée cette fête de Sainte Odile, vous fussiez entouré de ceux qui représentent cette liberté française où si facilement s'intègre la vie chrétienne.

Déjà unis à vous dans votre courageuse résistance à l'emprise hitlérienne, jamais les F.F.I; d'Alsace et ceux de la Brigade Alsace-Lorraine ne se sont sentis plus près de vous, Excellence, qu'en cet instant où ensemble, nous célébrons dans cette nef meurtrie, si riche de symbole, la victoire de l'esprit sur la matière, du bien sur le mal, de la vie sur la mort, l'éternelle victoire du Christ sur Satan !

Quelle heureuse coïncidence aussi que cette fête de Sainte Odile. Odile est un peu le symbole de l'Alsace : enfant aveugle et comme telle abandonnée de son père, le duc Athich d'Alsace, elle retrouve miraculeusement la vue en recevant le baptême, c'est-à-dire en renaissant par l'eau et l'Esprit à une vie nouvelle : celle du Christ, et ainsi retrouve l'affection de son père qui, à son tour, vient à la religion. Mais Odile n'est pas qu'un symbole, elle est très réellement la patronne de cette plaine et de ces monts qu'elle domine si magnifiquement de sa sainte colline.

Odile, vierge d'Alsace, refaites votre miracle séculaire, rendez la vue nette à ce peuple tout à la fois fatigué et ébloui, orientez tous les regards vers le ciel où seules peuvent être puisées les forces susceptibles de soutenir un édifice solide, ouvrez les yeux de ceux qui doivent conduire ce petit pays pour lequel il est si nécessaire de voir clair, éclairez ceux qui ont mission de libérer l'Alsace pour la rendre à la France, afin que bientôt le dernier ennemi ait franchi le seuil de son sol. Et quand vous aurez ainsi accompli ce miracle pour lequel nous vous implorons, alors, cloches de Strasbourg, vous annoncerez à toute la plaine que la France et sa liberté ont pris possession de la terre d'Alsace, alors cloches de Strasbourg, vous annoncerez que le Christ peut de nouveau régner chez nous, alors cloches de Strasbourg, vous carillonnerez l'allégresse d'un peuple qui revient à la vie ; flèche de Strasbourg, membre d'un corps ressuscité, vous serez de nouveau le symbole efficace d'un peuple qui s'adresse au ciel, flèche de Strasbourg, vous cesserez d'être le signe d'une race pour devenir à nouveau le point de mire de ceux qui croient et qui prient.

Notre-Dame de Strasbourg, que vos bras ouverts qui appellent et qui accueillent soient aussi ceux qui protègent,

Notre-Dame de Strasbourg, que vos bras ne s'étendent pas en vain, afin que ce peuple se mette sous votre protection et qu'ainsi, par vous, il soit tout entier à celui qui seul sait panser et guérir les blessures, à celui qui seul sait ressusciter à la vie, à celui qui seul sait donner la paix et le bonheur qu'en ce lendemain d'épouvante l'Alsace vous demande à genoux.

Amen.

OFFICE OECUMENIQUE
en la crypte de la Cathédrale de Strasbourg
23 NOVEMBRE 1995
Homélie du Pasteur Paul WEISS

De la vigilance au partage

SALUTATION

La grâce, la miséricorde et la paix vous sont données de la part de Dieu notre Père, de Jésus-Christ, notre Rédempteur et du Saint-Esprit, en qui nous sont offertes la force, l'énergie et la liberté pour le Service.

A notre Dieu, trois fois Saint
 soient honneur, louange et gloire,
 au siècle des siècles

Amen

BREVE MEMORATION

Comment n'évoquerais-je pas ici le compagnon, le frère, Pierre BOCKEL notre aumônier que nous avons, en août dernier, confié à la terre « comme on confie à la terre une semence de la vie » par notre prière, dite à Thann lors de ses obsèques.

Nous avons vécu, Pierre et moi, les engagements des Vosges : nous avons habité la même chambre aux vitres brisées, nous avons parcouru sous la mitraille, les mêmes chemins défoncés du Haut-de-l'Alouette, du Bois-le-Prince où je fus blessé, et des forêts avoisinantes ; nous nous sommes penchés sur ceux que le feu avait marqués, mais, hélas, aussi sur nos morts. Comment oublier cette tâche où se jouait l'existence, la vie et la mort, tâche que nous avons menée aussi bien que nous pouvions, mais toujours dans le même esprit de l'universelle fraternité chrétienne.

En tant que pasteur, comment n'évoquerais-je pas ses préoccupations et ses engagements oecuméniques, marqués dès 1943, à la solennelle célébration

de sa première messe, à Crest, dans la Drôme, à laquelle deux pasteurs furent présents et témoins.

On ne peut passer sous silence sa passion à mieux faire connaître la Bible. N'a-t-il pas été le fondateur de *Bible et Terre Sainte* (Le Monde de la Bible), revue permettant une sérieuse approche des textes sacrés et des lieux où le salut s'est manifesté aux hommes. Soucis qui se sont prolongés en ses nombreuses études et chroniques et en sa participation aux colloques sur ces thèmes.

Grâce à ses qualités d'écoute, d'ouverture, grâce à sa lucidité et à sa foi rayonnante, il était quasiment devenu l'invité, l'interlocuteur apprécié de nos Synodes Protestants... où il nous arrivait de nous rencontrer en amis de longue date !

Enfin, comment oublierai-je - comme oublieriez-vous - les offices oecuméniques en mémoire de nos disparus, célébrations témoignant des certitudes de notre foi réciproque. Mais n'ont-elles pas été, bien davantage encore, le témoignage d'une réalité spirituelle déjà acquise, d'une réalité prophétique déjà vécue dans le partage de la Coupe et du Pain ?

Nous vous remercions, frères et sœurs en Christ, d'avoir partagé avec nous cette ouverture de foi, d'espérance et d'amour.

* *
*

Frères et sœurs en Jésus-Christ,

En préparant mon allocution, j'ai été frappé par deux passages-clé, deux mots-clé de la première lettre de Pierre : VIGILANCE ET PARTAGE. Voici ces textes :

« L'esprit prêt pour le service, soyez vigilants et mettez votre espérance dans la grâce que doit vous accorder Jésus-Christ ». I PR. 1/13
et

« Mettez-vous, chacun selon le don qu'il a reçu, au service les uns des autres, comme il sied à de bons administrateurs de la grâce de Dieu qui est si diverse ». I PR. 4/10.

Voici bien deux interpellations dont nous avons besoin aujourd'hui, comme demain, pour que qui que nous soyons et quels que soient les dons dont nous sommes pourvus, notre vie prenne un sens véridique.

Nous, les anciens de la Brigade, nous savons ce que signifie prendre la garde, être aux aguets, scruter les environs où menace l'adversaire. Nous avons appris sur le vif, l'importance et la responsabilité pour le groupe de celui qui en assure la veille !

Vigilance, vigilance accrue pour les paroisses en formation en milieu païen dont nous parle l'apôtre Pierre. Elles y sont minoritaires et sujettes à des oppositions, des difficultés, des persécutions. Mais elles ont accepté « étant autres », de tenir dans une situation inconfortable et dangereuse.

Dans leur vigilance elles ont compris combien elles étaient fragiles et pauvres. Alors elles se sont mises en marche, portées et illuminées par l'espérance. Un autre mot-clé qui revient sans cesse dans la bouche de Pierre : « espérance vivante », « votre espérance par Jésus-Christ ressuscité »...

Alors au-delà de leur environnement de contraintes et de mort, elles gardent la certitude victorieuse, si bien que Pierre leur écrit :

« Vous avez part aux souffrances du Christ, mais ressuscité dans la gloire ; soyez-vous aussi dans la joie et l'allégresse ». 4/13.

Alors ces assemblées sans prestige visible sont devenues « dans la sobriété et la vigilance » des signes de la présence réelle du Christ en leur dénuement. Et c'est ainsi qu'elles ont trouvé leur vocation et l'ont exercée dans le milieu hostile que fut le leur.

Bien sûr, les temps ont changé. Nos Eglises sont affrontées à de multiples et complexes problèmes et questionnements à résoudre. Il nous faudra tenir face à d'innombrables « pouvoirs » qui veulent s'imposer.

Prenons un exemple unique : celui de l'argent, le grand stress 1995 : pouvoir de la monnaie, des grands argentiers, des banques centrales, la toute-puissance de la finance sur la vie quotidienne. Ces puissances qui font et défont les gouvernements et y font plier à leur exigence les plus grands de ce monde... et l'immense foule des petits. Raison d'une vigilance accrue en notre actualité. Alors est-il de notre devoir peut-être de nous mettre en question, l'argent qui n'est qu'un moyen... alors que nous en avons fait un but en soi, un moyen de nous mettre à l'abri. Peut-être importe-t-il d'abandonner des égoïsmes et d'accepter, s'il le faut, des renoncements difficiles. Nous n'avons parlé que de l'argent, le cas le plus drastique, mais il y a de nombreux autres puissances qui nous menacent.

Bref, face à ce pouvoir, posons la FORCE DU PARTAGE. En effet, c'est dans le partage « au service les uns des autres », « chacun selon le don qu'il avait reçu », que les premières paroisses ont trouvé la solution.

St Pierre vient d'en parler ; mais il en fut ainsi de tout temps, comme en font foi l'Ancien et le Nouveau Testament

AT « Partage ton pain avec celui qui a faim.

Fais entrer dans ta maison le malheureux sans asile.

Si tu vois un homme nu, couvre-le.

Ne te détourne pas de ton semblable » Dt. 38/7

NT Récit des premiers chrétiens Actes des Apôtres 2/45

« ... Tous les croyants vivaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendaient biens et propriétés et partageaient le prix entre tous, selon les besoins de chacun ».

Et Jésus annonce ainsi la bénédiction du libre partage :

« Chaque fois que vous l'avez fait - donner pain, eau et gîte, visiter malades et prisonniers - chaque fois que vous l'avez fait au moindre de ces petits c'est à moi que vous l'avez fait ». Mtt. 25/40

... Et s'il en était ainsi aujourd'hui !
et il y aurait tant de choses à partager !

C'est dans le partage des biens, des cultures et des risques que la solidarité et la fraternité prennent la source.

Parce que tout est grâce, parce que tout nous vient de Dieu, parce que nous sommes tous indépendants les uns des autres, ici et d'un bout à l'autre de la terre, nous ne pouvons vivre sans partager, bien que le partage nous soit difficile, même douloureux. Il n'est pas une faveur occasionnelle accordée à quelques-uns pour leur permettre de survivre, il est la vie même.

Nous vivons par les liens que nous tissons. Nous étouffons la vie si nous ne cherchons qu'à nous conserver et nous protéger. Message qui définit le partage comme acte d'humanité, franchissement de nos peurs, comme joie d'aller vers les autres les mains largement ouvertes.

N'ayons crainte, nous sommes riches, St Paul nous le rappelle :

« Dieu a le pouvoir de vous combler - n'a-t-il pas donné son Fils unique pour nous - vous combler de toutes les sortes de grâces, pour que disposant toujours et en tout du nécessaire, vous ayez encore du superflu pour toute oeuvre bonne. » II Cor. 9/8.

Nous avons cette richesse inépuisable à partager.

Tel est le défi de la foi, de la vigilance et du partage, le défi de l'amour auquel nous sommes invités aujourd'hui.

Amen.

Pierre Bockel, toujours présent

Pierre Bockel nous a quittés le 13 août dernier. Grande figure de la Résistance et de l'Eglise d'Alsace, il comptait une foule d'amis. Puisse ce bref témoignage leur restituer un brin et faire connaître un peu de son rayonnement aux autres.

Etait-ce lors d'un dîner ? En tout cas, cela se passait dans quelque salon. L'un des participants, croyant sûrement faire un bon mot, dit à Pierre Bockel : « Avouez, Monseigneur, que Jésus-Christ est un mythe... » La réponse ne se fit pas attendre : « Et vous croyez que j'aurais consacré ma vie à un mythe ? »

Il m'a raconté l'anecdote sans colère. Il en riait, tout en restant un peu sidéré par une telle apostrophe, et le connaissant, sa répartie n'avait pas dû manquer de vigueur. Personnellement, je ne l'ai jamais appelé "Monseigneur". Non que le respect me manquât ! J'en étais quasi pétrifiée lorsque j'ai franchi le seuil de sa cour, la première fois. Je venais de lire son livre *L'enfant du rire*, j'en étais sortie bouleversée. Et puis je m'étais rendu compte que l'auteur de ces pages, bien vivant, habitait Strasbourg, et j'avais compulsé l'annuaire avant de trouver finalement l'audace de l'appeler.

Communion

Et Pierre Bockel m'a accueillie. Avec mes questions, mes interrogations. Il avait bien été élevé au rang de prélat de Sa Sainteté, mais il fallait en avoir été informé pour le savoir : son attitude n'en laissait rien deviner. Divine surprise, il n'arborait pas la mine compassée d'un confesseur ou d'un directeur de conscience potentiel. Il m'a offert son silence, son écoute attentive, celle que ses amis (qu'il avait nombreux, de tous bords et de toutes conditions) ont connue. Et, merveille, je me suis vite aperçue que l'on ne se soulageait pas chez lui



dé soudaines angoisses métaphysiques ou personnelles, comme on les aurait déposées dans un réceptacle. Il était présent, et tout à coup surgissait une réflexion qui non seulement montrait qu'il avait compris, mais qui vous révélait d'autres dimensions, insoupçonnées.

Un jour, il m'a expliqué que pour lui, c'était cela, la "communion". S'ouvrir ainsi de tout son être à l'autre, c'était, me disait-il, sa façon de "l'incorporer". Et il m'a ainsi, portant en lui les autres, souffrant tout entier, lui et les autres, en célébrant chaque jour l'eucharistie. Voilà bien des années, il avait déjà raconté sa prisonnière en prenant consciemment le chemin de la Résistance.

Rire

Mais n'est-ce pas le tronc que l'évoquer avec tant de gravité ? On riait toujours au détour d'une conversation avec Pierre Bockel, même s'il fallait parfois lui mettre du baume au cœur. L'hiver dernier, cédant à une impulsion généreuse, il avait fait mieux que

Saint Martin, donnant à un sans-abri fransi son manteau tout neuf, sans en garder la moitié. D'abord réticent, il était rentré triste, jugeant qu'il était donné bonne conscience à peu de frais. Quand j'm'a littéralement confessé cet épisode, il m'a fallu le convaincre que ce manteau rendrait tout de même grand service.

Pour moi, quand Pierre Bockel me regardait, j'avais l'impression de me retrouver devant un grand maître. Quel jour, quel lieu, quel moment ?

avais demandé de définir le péché, il m'avait répondu « Tu vois, c'est par exemple cette attitude que nous avons tous à certains moments, et qui consiste à dire à l'autre "pousse toi de là que je m'y mette" ! » Le péché, selon Pierre Bockel, était ce qui sépare des autres, et donc de Dieu.

Comme d'habitude, nous étions carrés dans ses fauteuils. En tournant un peu la tête, j'apercevais le grand clown riant qui ornait l'un de ses murs. En portant le regard un peu plus loin, mes yeux tombaient sur un beau portrait de Malraux, méditatif, interrogatif. Sans lui, *L'enfant du rire* n'aurait sans doute jamais vu le jour. Malraux avait fermement incité son ami Pierre à prendre la plume et ce dernier s'y était attelé, s'enfermant des semaines durant dans une petite chambre. Après avoir lu le manuscrit, Malraux envoya un télégramme à Pierre Bockel, lui disant simplement "Bravo !" Moi j'ajouterais "Merci !" ■

Monique Heltzer

Reproduit de :
Strasbourg-Magazine
Octobre 1995

Parfum de lavande

Pour ceux qui aiment le parfum de lavande (son autobiographie) à l'origine, il faut aller au Mont Ventoux et qu'il y ait un grand vent. C'est un caprice des étudiants dont il faut se méfier. La lavande avec elle Pierre Bockel a fait un parfum de lavande de Strasbourg de cette délicieuse lavande qui est si rare, des saintes herbes, dont sont ornés les murs de la cathédrale et les personnes au seuil de la mort, entre autres. En Alsace, grâce à lui, elles fleurissent bon la lavande de Strasbourg. ■ (Monique Grasset (1975).

À PROPOS DE L'ESPOIR ...

ARTE présentait l'autre jour une soirée entière consacrée à Malraux, complétée par le film "ESPOIR - Sierra de Teruel" : j'ai écouté et regardé avec passion et souvent je dévorais l'écran .

Et puis j'ai revécu, la mémoire ranimée par ces évocations, les heures de conversation à 7 ou 8 à la popote de la villa Baumann à Graffenstaden ; parler de conversation n'est guère exact, car, en fait, qu'il s'agisse de politique ou d'art, nous bénéficions du monologue de Malraux, relancé de temps en temps, lorsqu'il reprenait souffle ou sa fourchette, par Jacquot ou Jacob, Chamson ou Bockel ou Frantz . Je me faisais transparent mais tentais de ne rien perdre de ces phrases complexes se succédant inépuisables, sans bavardage, semblables à celles de l'oeuvre écrite ; mais pour suivre, il fallait connaître et quand il était question d'art - et Malraux y revenait sans cesse par une sorte d'inclination irrésistible - cela sautait les continents et les millénaires et même le conservateur du Louvre s'essouffait à suivre ! Le "Musée Imaginaire" était déjà tout entier emmagasiné en détail et en couleur dans la mémoire du colonel .

Aujourd'hui, je réalise enfin que j'assistais à la naissance de l'oeuvre qui - j'en suis convaincu - fut ce qui l'a travaillé toute sa vie, plus que ses romans, plus que son métier de ministre . Un roman, un discours, une aventure, lorsque le livre est édité, le discours prononcé, l'aventure venue à son terme, sont des jalons plantés, brillants souvent, sont des questions jetées au vent, des fragments échappés du moi profond, et sa quête de la fraternité et de la liberté en faisaient la trame .

Par contre dans son "Musée Imaginaire" et sa "Psychologie de l'Art" , Malraux espérait tenir la réponse, une réponse partielle peut-être, à la question de toute sa vie: "qu'est-ce que l'homme sur terre"; il devinait dans l'art le chemin du transcendant, il sentait qu'il touchait la parcelle de divin que les grands créateurs - humbles ou glorieux, aux noms oubliés à jamais ou gravés en lettres d'or, fils d'un village d'Océanie ou d'une capitale de l'art - ont insufflée dans la pierre ou sur la toile . L'art ne se définirait-il pas comme ce que l'homme oppose à la mort ?

C'est là, dans cette recherche inquiète de toute sa vie que l'agnostique a trouvé celui avec qui la relancer, la clarifier . Les certitudes et la générosité de Bockel, son inlassable disponibilité, cette manière si discrète de pénétrer les sentiments de l'autre pour les éclairer étaient nécessaires à Malraux dont le génie mobile s'épuisait à rechercher des points d'ancrage

La transfiguration en mythes d'actions humaines héroïques mais humbles n'était-ce pas aussi la marque de cette recherche inlassable de la transcendance ? 25 siècles plus tôt, Malraux eut rivalisé avec Euripide

Je ne pense pas qu'en Indochine, le jeune Malraux du Bantéai Srei, lorsqu'il choisit, entre autres, avec une sûreté magistrale, dans l'amoncellement de blocs épars englués de verdure et rivés au sol par le lacis des racines d'une forêt tropicale, cette jeune déesse taillée au IX^e siècle dans un grès rose inusable (*), eut été déjà animé par sa recherche du signe divin , ce fut l'époque où sa boulimnie de voyeur engrangeait, où cette paire d'yeux et ses antennes envoyaient en mémoire les plus

fins détails, les impressions les plus subtiles ; déjà certes, son inconscient classait, comparait et préparait les interrogations qui devinrent par la suite lancinantes .

Bockel entra dans sa vie à point nommé lorsque l'aventurier d'aventures humaines entra dans la voie des aventures de l'esprit : un conseiller ? jamais ! un guide ? il n'en est pas question ! un point de repère, certainement, une oasis d'amitié et de libre estime réciproque .

Strasbourg, le 11 décembre 1995 .
E. Fischer .



(°) J'ai pris cette photo environ trente années plus tard et après que ce petit bijou de temple, "La Citadelle des Femmes", eût été débarrassé de sa jungle, remonté pierre à pierre, anastylosé, comme disent les spécialistes .

<p style="text-align: center;">BONNES RAISONS DE VENIR EN PERIGORD FIN JUIN 1996</p>

Il incombe, une fois de plus, à la section « Sud-Ouest » d'organiser sur ses terres le Congrès National des Anciens de la B.I.A.L., et ce, les 27 et 28 juin 1996 (voir ci-dessus, pages 9 à 10).

Le Périgord, auquel son ciel lumineux et doux, ses harmonieux paysages, dont la variété malgré une unité apparente exclut toute monotonie, ses surplombs de falaises calcaires, ses châteaux, castels et gentilhommières nichés dans la verdure ou perchés au-dessus de tout un chatoyant lacis de rivières, confèrent toujours la même note élégante,

le Périgord des sites préhistoriques, grottes et gouffres, témoignages des premiers âges de l'humanité, donc des premiers vagissements et balbutiements de nos anciens ancêtres,

ce Périgord du bon vivre vous attend, encore nombreux, en dépit de la tristesse des rangs toujours plus clairsemés.

C'est ce Périgord, encore resté grandissime pays de la forêt malgré un honteux essartage très peu contrôlé, qui nous offrit, il y a plus d'un demi-siècle, le couvert de ses sous-bois pour notre guérilla aux petits coups de main sans aucune commune mesure avec les combats d'apocalypse dont il vous a été donné de relever des traces, malgré la chevauchée du temps, lors de votre pèlerinage sur les Côtes de Meuse en mai dernier.

Nonobstant l'humilité que nous pouvons ressentir en comparant nos maigres mérites à cette débauche de valeurs exprimée par les poilus de 14-18 ou en parcourant les ossuaires et les nécropoles géantes sur les arrières des divers fronts de la Grande Guerre, il reste cependant que c'est ce Périgord de la Résistance qui conserve dans sa mémoire « *le monument immatériel des souvenirs fervents* »* d'un grand nombre d'entre nous, comme les petites

stèles d'Atur et de Marsaneix, le Cénotaphe et le Mur des fusillés à Périgueux préservant le nom, et au-delà, le temps d'une courte visite, la ferveur d'une pensée ou d'une prière.

Le Périgord, *royaume de gueule*, dénomination qu'il partage allègrement avec le Quercy, ne laissera point vos estomacs insensibles à l'attrait des plats qui vous seront présentés au cours du repas convivial servi au Nouveau Théâtre de Périgueux ou le lendemain, en campagne, justement à Campagne, la bien-nommée.

Inutile de vous préciser que dans l'infinie richesse de la gastronomie périgourdine qui va de la sauce *rouilleuse* au diamant noir de la gourmandise, la truffe, que Curnonsky définissait comme étant l'âme parfumée de la région, en passant par les farces onctueuses, les foies gras, le confit et combien d'autres préparations culinaires de choix, s'y ajoutant le corps et le bouquet des vins du pays, il ne sera malheureusement fait que quelques prélèvements ponctuels.

Le lendemain, tous ceux qui possèdent encore l'âme scoute auront la possibilité de prendre la direction du Bugue, petite ville agréablement située sur la rive d'un méandre de la Vézère.

Tout près, le village du *Bournat*, entièrement remis à neuf, vous permettra de remonter le temps et vous glisser dans une existence antérieure, pour vivre l'histoire du Périgord d'il y a un siècle avec les artisans et paysans au travail et la fête foraine en action. Un peu plus loin, Campagne et son château vous hébergeront entre la crème « Choisy » et le café. Peut-être aurez-vous un clin d'oeil pour la toute petite église romane du lieu, précédée d'un clocher-mur, avant de vous embarquer pour une autre visite, celle du gouffre de Proumeyssac ?

Si dans d'autres excavations, vous pouvez découvrir le témoignage des premiers tâtonnements artistiques de l'humanité, ici, dans cette coupole souterraine définie par le spéléologue Norbert CASTERET comme étant

une véritable cathédrale de cristal, vous n'admirez que le travail millénaire de l'eau abandonnant le calcaire dont elle se charge en pénétrant le sol pour l'édification de splendides concrétions. Une féerie vous sera offerte par les jeux de lumière changeants sur une profusion de stalactites, stalagmites avec comme musique accompagnatrice, le murmure incessant des fontaines pétrifiantes.

J'ai été, au cours de l'été 1952, un des derniers visiteurs à découvrir ces bijoux d'une rare beauté, en descendant dans le gouffre au moyen d'une cage au comportement de bateau ivre, dans laquelle deux ou trois personnes seulement pouvaient prendre place. Il fut impossible, ce jour-là, de faire tenter l'aventure à un de mes accompagnateurs, brave homme qui pourtant avait gagné la croix, au Vieil Armand, en 1917. Depuis lors, un tunnel débouche sur une plate-forme aménagée à mi-hauteur du gouffre et en facilite grandement un accès plus rassurant.

Pour terminer, j'emprunte au Président National le souhait exprimé à Heudicourt, de voir Alsaciens et Mosellans suivre l'édifiant exemple des gens du « Sud-Ouest », dont la présence massive aux Congrès hors de leurs frontières, trois années sur quatre, a toujours été unanimement appréciée.

Raymond BERGDOLL

POST-SCRIPTUM

* Les mots signalés par cet astérisque sont de Bernard METZ, dans une lettre qu'il m'adressa en février 1991.

POST-SCRIPTUM

Les grèves ont retardé la livraison de produits nécessaires à la réalisation de ce numéro du bulletin . Aussi ne parviendra-t-il à ses lecteurs qu'après le Nouvel-An 1996 . De ce fait la rédaction du bulletin leur souhaite-t-elle rétroactivement que cette année soit clémente pour chacun et pour tous les siens . Elle adresse un salut respectueux aux Veuves de nos camarades disparus, et un salut amical à leur descendants qui nous lisent .

Bernard METZ
1er janvier